B. FAUVIAUX Y. PLATEAU J. MARTIN

LES VOYAGES DE JHEN

LES BAUX DE PROVENCE

casterman

LES VOYAGES DE JHEN

LES BAUX DE PROVENCE

BENOIT FAUVIAUX

YVES PLATEAU

JACQUES MARTIN

En partenariat avec la Commune des Baux et Culture Espaces

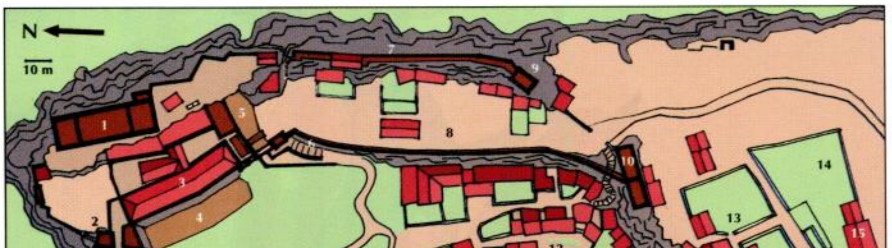
casterman

SOMMAIRE

INTRODUCTION P. 3
HISTOIRE DE LA PROVENCE P. 4 À 9
LE MOYEN ÂGE AUX BAUX P. 10 À 15
LA VIE QUOTIDIENNE P. 16 À 21
UNE ÉPOQUE BELLIQUEUSE P. 22 À 27
AMOUR COURTOIS ET USAGES P. 28 À 33
LA RENAISSANCE AUX BAUX P. 34 À 39
LE VILLAGE P. 40 À 47
LES MACHINES DE GUERRE P. 48 À 51
LES ENGINS P. 52 À 53
COSTUMES P. 54-55
IDENTIFICATION DES COSTUMES P. 56

CHRONOLOGIE

II^{e}-I^{er} siècle av. J.-C. : occupation du site par des populations du dernier âge du fer.
V^{e}-X^{e} siècles : occupation de la région des Baux par les Gallo-Romains.
981 : donation du site des Baux à Pons le Jeune.
1030 : Hugues, fils ou petit-fils de Pons le Jeune, se fixe aux Baux et prend le nom d'Hugues des Baux.
1145-1162 : guerres baussenques entre les seigneurs des Baux et le comte de Barcelone pour la revendication de l'héritage du comté de Provence.
1156 : un pacte scelle la suprématie de la maison de Barcelone sur celle des Baux.
1215 : durant la croisade des albigeois, l'empereur du Saint Empire, suzerain du Royaume d'Arles, confère à Guillaume des Baux, prince d'Orange, le titre de roi d'Arles et de Vienne.
XIII^{e} siècle : Barral des Baux, politique habile et seigneur lettré, s'intéresse aux sciences occultes, à l'alchimie. Une cour d'amour, rivale de celle de Signes et de Pierrefeu, se tient aux Baux.
XIV^{e} siècle : la maison des Baux participe à la conquête du royaume de Naples. Bertrand des Baux épouse la fille de Charles I^{er} d'Anjou, comte de Provence et roi de Naples. Il est créé comte de Montescuglioso et duc d'Andria (1309).
1355 : Robert de Duras s'empare des Baux et s'insurge contre la reine Jeanne. La place capitule à prix d'or.
1357 : Raymond des Baux s'associe aux bandes armées d'Arnaud de Cervole pour désoler la région. Les troupes de la reine Jeanne assiègent le château. Raymond est dépossédé de ses biens.
1363 : Raymond des Baux recouvre ses biens et les lègue à sa fille mineure, Alix.
1386-1398 : Raymond de Turenne, oncle d'Alix, surnommé le fléau de la Provence, s'établit aux Baux, d'où il mène ses pillages.
1426 : décès d'Alix des Baux, unique héritière des fiefs baussenques, alors annexés au comté de Provence.
1459 : le roi René, dernier comte de Provence, fait don du domaine à sa femme, Jeanne de Laval.
1481 : décès du roi René, dernier comte de Provence. Les Baux sont réunis au royaume de France.
1483 : les Baux tentent de se soustraire à l'annexion du roi. Sur ordre de Louis XI, le sire de Baudricourt met le siège devant la citadelle, qui capitule.
5 juillet 1513 : en remerciement de ses services, Louis XII donne les Baux à Frère Bernardin des Baux, chevalier de Saint-Jean-de-Jérusalem et capitaine des galères de Méditerranée.
1523 : les biens de Bernardin des Baux reviennent à François I^{er} qui en confie la garde au connétable Anne de Montmorency, créé baron des Baux en 1526. Le connétable restaure le château ruiné et fait transférer dans la citadelle les archives du trésor depuis Aix, menacée par les troupes de Charles Quint.
1538 : les protestants s'emparent de la cité, pillent le château et profanent la chapelle Sainte-Catherine. Jacques de Boches, nouveau gouverneur des Baux, rétablit l'ordre.
1631 : entraînée dans une révolte menée par Gaston d'Orléans contre son frère Louis XIII, la cité des Baux est à nouveau assiégée. Richelieu décide d'anéantir une place si obstinément rebelle. Après une héroïque défense de 27 jours, l'orgueilleuse citadelle des Baux se rend définitivement au pouvoir royal.
1642 : le fief des Baux est érigé en marquisat au profit des Grimaldi par louis XIII, pour les remercier d'avoir chassé les Espagnols de Monaco.
1791 : moyennant rachat, les Baux sont rattachés à la France.



1 : Donjon. 2 : Tour Paravelle. 3 : Château. 4 : Fossé sec. 5 : Fossé. 6 : Porte. 7 : Galerie. 8 : Basse-cour. 9 : Tour Sarrasine. 10 : Tour des Bannes. 11 : Terrasse du château. 12 : Place de l'Orme. 13 : Quartier des Bannes. 14 : Jardins. 15 : Hôpital. 16 : Chapelle Saint-Blaise. 17 : Quartier du Trenquat. 18 : Quartier de l'Observance. 19 : Sentinelle de Coye. 20 : Quartier de la Porte Mage. 21 : Place de la Ville. 22 : Porte Eyguière. 23 : Place de la Lauze. 24 : Quartier de l'église. 25 : Place de l'église.

Source photographique : Yves Plateau et Michaël Couzigou

www.casterman.com
ISBN 2-203-32225-X

© Jacques Martin - Benoît Fauviaux - Yves Plateau / Casterman 2005
Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays. Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite. Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

Imprimé en France par PPO Graphic, 93500 Pantin. Dépôt légal : juin 2005. D.2005/0053/255
Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n°49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse).

INTRODUCTION

Comme on peut reconnaître un grand homme au nombre de conflits qu'il a dû assumer durant son existence, on peut également mesurer l'importance d'un site historique au nombre d'assauts qu'il a subis au cours des siècles : le Mont-Saint-Michel, Carcassonne, le Haut-Koenigsbourg et les Baux de Provence sont dans ce cas. Toutefois ces derniers tiennent incontestablement le record des sièges, des assauts et des changements de propriétaires.

Il faut remarquer que son emplacement, à la croisée de chemins et de routes, entre le Languedoc et la Provence, près de l'opulente Méditerranée et au pied de la vallée du Rhône riche et fertile avait de quoi attirer les convoitises.

Alors, à partir de l'Antiquité, des bandes armées de différentes nations se sont croisées, querellées, battues, éliminées et sont revenues inlassablement sur ce sommet au centre de tant de rêves stratégiques. Des familles successives se sont rendues propriétaires de ce bourg et de ce château idéalement placés dans ces Alpilles à la terre féconde et au climat idyllique. Ainsi donc ce ne furent que des batailles, des assassinats et des sièges répétés qui émaillèrent l'existence de ce fief et la succession de ces exploits guerriers sera constatée avec le temps ! Que de seigneurs pourfendeurs, braillards, soudards et même pillards au cours de ce Moyen Âge.

Cependant ce qu'il y a d'intéressant, à la fin de l'époque de Jhen, c'est l'apparition, à la tête du domaine, d'une certaine Alix - fait rarissime en cette période qui était, il faut tout de même bien le souligner, très machiste. Cette dame Alix a donc dirigé le domaine durant des années et a certainement été prénommée ainsi en raison d'une sainte Alix. (À la suite de quoi ce prénom n'a été porté que par des jeunes filles de la noblesse française jusqu'à la moitié du siècle dernier où des familles ont commencé à donner le nom d'Alix à des garçons, à tel point qu'à l'heure présente, ceux-ci sont plusieurs dizaines, en France. À qui la faute ! ? !...)

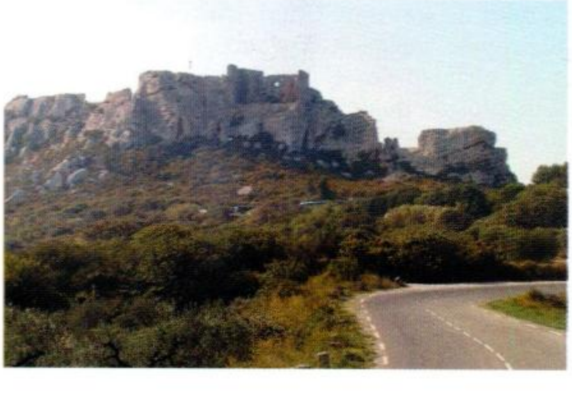
Pour en revenir aux envahisseurs des Baux de Provence, il est à noter qu'on y retrouve, à la fin des guerres des XV^{e} et XVI^{e} siècles, le fastueux comploteur que fut le frère de Louis XIII, le tortueux Gaston d'Orléans.

Le roi finit donc par déloger les troupes de cet invraisemblable frère et fit don du fameux comté aux Grimaldi, pour les remercier de l'avoir aidé à expulser les Espagnol du midi de la France !... Après cet épisode, le château et le bourg revint définitivement à la France et ce fut sans doute tant mieux pour Gaston d'Orléans car son neveu, le jeune Louis XIV n'aurait sûrement pas eu la même clémence que feu son père. Au contraire, on peut penser que l'oncle aurait pu, lui aussi, périr quelque part, dans une forteresse, avec un masque de fer.

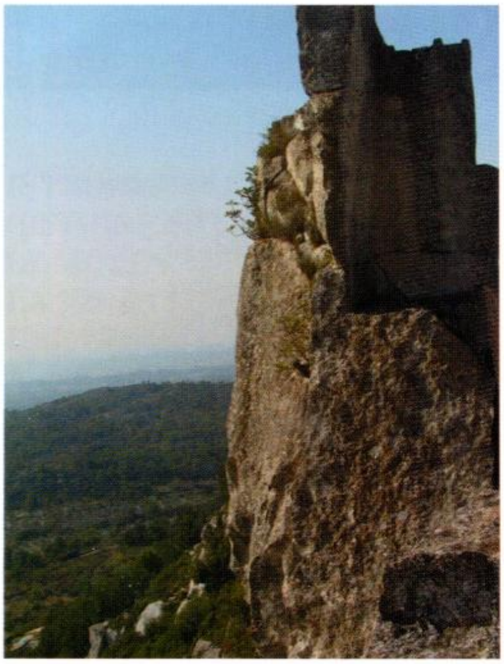
Par la suite, le château se dégrada et cessa d'intéresser les grands de ce monde. Dès lors, il advint à ce haut lieu le sort de tout château abandonné ; il tomba en ruines et la population avoisinante se servit de ce majestueux tas de pierre comme d'une carrière... jusqu'au jour où les Monuments Historiques interrompirent les dégâts. Malheureusement Eugène Viollet-le-Duc ne fit pas arrêt à ce bourg, lorsqu'il restaurait Carcassonne. Dommage ! Enfin, il aurait peut-être pu convaincre le ministre tout puissant de Napoléon III, Prosper Mérimée, de restaurer l'ensemble. Hélas, les rénovateurs sont passés, au loin, ignorant les ruines.

Certes celles-ci sont peut-être plus romantiques, surtout le soir et la nuit lorsque les trouées dans les murs sombres brillent comme des yeux un peu inquiétants qui semblent regarder vers un passé tumultueux et violent ! À l'heure actuelle, on peut estimer que les visiteurs n'en demandent cependant pas davantage : ce qu'ils contemplent suffit à leurs rêves.

Jacques MARTIN



Ci-dessus :
"À l'hasard, Balthazar". Telle était la devise des seigneurs des Baux qui se disaient descendants d'un des Rois Mages, et dont le blason portait une étoile à 16 branches.
Ci-contre :
Au bout de la route au débouché des Alpilles, la silhouette des Baux se découpe sur l'azur du ciel.



HISTOIRE DE LA PROVENCE

Si la "Provincia" romaine n'a été rattachée au royaume de France qu'à la fin du XVe siècle, elle n'en a pas moins connu entre-temps une histoire riche et mouvementée.

Après la chute de l'Empire romain d'Occident, la Provence fut rattachée au royaume de Bourgogne, terre d'empire. Elle fut administrée à partir de 948 par des comtes nommés par le pouvoir bourguignon, qui s'entourèrent de chevaliers provençaux. Ceux-ci furent généreusement récompensés de leurs services par la distribution d'importants domaines. La fortune de Pons le jeune, qui donnera naissance à la maison des Baux, remonte à cette époque.

La première dynastie des comtes de Provence, issue des seigneurs bourguignons, s'éteignit au début du XIIe siècle. Gerberge, fille du comte Geoffroy, laissait deux filles : Douce, qui avait épousé en 1112 le comte de Barcelone, Raimon Béranger, et Étiennette, mariée à Raymond de Baux. La maison des Baux était alors devenue par ses alliances l'une des premières de Provence. Elle avait acquis la suzeraineté d'un grand nombre de châteaux. Raymond de Baux revendiqua alors l'héritage de son épouse et réussit à rassembler autour de lui une partie de la noblesse provençale et languedocienne, hostile à l'arrivée de la dynastie de Barcelone. Ce fut le début des "guerres baussenques" pour la succession de Provence. Malgré les appuis épisodiques de l'empereur , du roi de France ou du pape, la maison des Baux dut abandonner ses prétentions. La paix fut définitivement conclue en 1162, devant l'empereur Frédéric Barberousse, qui attribua le comté de Provence à la maison de Barcelone. C'est à cette époque que les seigneurs des Baux décidèrent d'entreprendre la construction d'un puissant château sur le rocher des Baux.

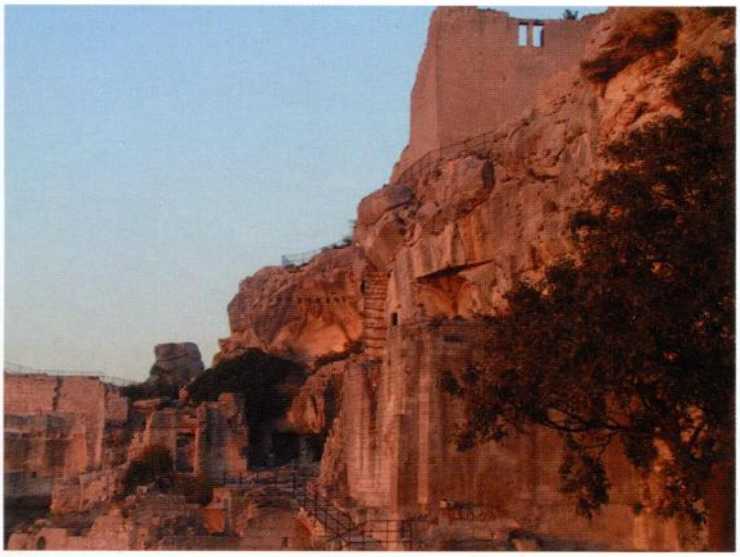
Les princes catalans allaient rester maîtres de la Provence jusqu'à la mort soudaine du comte Raimon Béranger V en 1245. Le défunt comte n'avait pas de fils. Trois de ses filles étaient mariées et dotées, ce qui les excluait de la succession paternelle : Marguerite avait épousé le roi de France, Louis IX (le futur Saint Louis), Éléonore, le roi d'Angleterre et Sancie, le prince de Cornouailles. Restait Béatrix, seule héritière du comté. Blanche de Castille, la mère du roi de France, réussit à lui faire épouser l'un de ses fils, Charles d'Anjou. L'arrivée en Provence d'une nouvelle dynastie de princes étrangers, celle de la maison d'Anjou, se heurta une fois encore à l'opposition des seigneurs provençaux. Mais les résistances organisées par Barral de Baux, en Avignon et en Arles, puis par Hugues de Baux à Marseille furent sans lendemain.

Le nouveau comte de Provence était ambitieux et rêvait d'agrandir son domaine. Son rêve se réalisa lorsqu'en 1265, le pape lui offrit le royaume de Sicile. C'était une terre à conquérir et ce ne fut pas facile. Les seigneurs de la maison de Baux participèrent à la conquête, puis s'installèrent en Italie, au service d'un royaume dont la capitale était Naples. Et la maison de Baux conservera, sous le règne des rois Charles II et Robert, un rôle de premier plan dans les affaires du royaume de Naples.

Au milieu du XIVe siècle, la couronne du royaume de Naples échut à Jeanne, petite-fille du roi Robert. Elle avait 17 ans et son règne qui dura quarante ans fut marqué par des intrigues, des violences et des troubles auxquels la maison des Baux fut étroitement mêlée. En 1355, Robert de Duras, qui voulait venger la mort de son frère Charles, assassiné sur les ordres de la famille royale, gagna la Provence, se révolta et réussit à s'emparer du château des Baux. Il fallut au pouvoir légitime un siège de plus de quatre mois et une armée forte de huit cents cavaliers et d'un grand nombre de fantassins pour déloger le rebelle.

C'est alors que la Provence commença à subir une longue suite de dévastations provoquées par des bandes de routiers qui pillaient tout le sud de la France.

La maison de Baux entra une nouvelle fois en conflit avec la reine Jeanne à propos de la succession de celle-ci. François de Baux et son fils Jacques avaient hérité des prétentions au trône

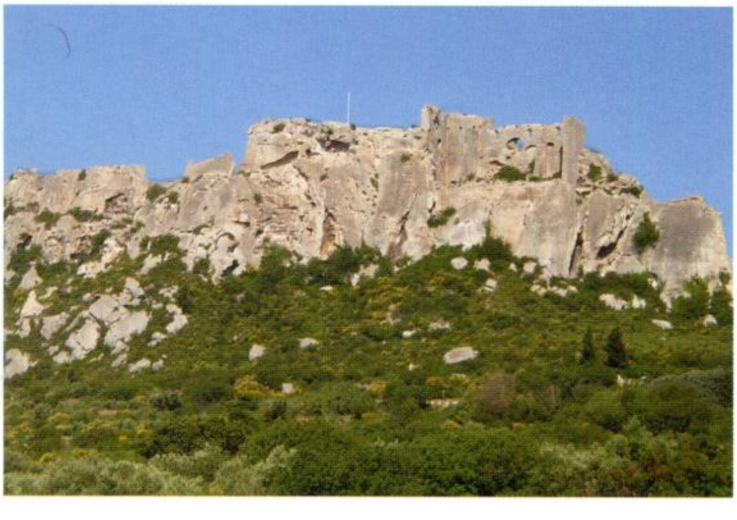


léguées par Philippe de Tarente, mari de la nièce de la reine. Une guerre intervint : François de Baux mena une armée de quinze mille hommes devant Capoue, puis abandonna la partie. La reine Jeanne ordonna la confiscation de toutes ses possessions qu'il ne put récupérer qu'après la mort de celle-ci.

La reine Jeanne mourut assassinée en 1382. Sans héritier direct, elle avait adopté avant sa mort Louis, duc d'Anjou. Mais celui-ci décéda à Bari en 1384. Sa veuve Marie de Blois arriva en Provence avec le jeune Louis II. Il fallut de longues années ainsi que l'habileté et la patience de la reine Marie pour que la Provence se décide à reconnaître Louis II comme souverain légitime. Toutefois, alors que la Provence aurait eu grand besoin de paix, c'est à ce moment que survint la douloureuse période où s'illustra le vicomte de Turenne, tuteur d'Alix (voir chapitre 4). À la mort de ce truand, Alix de Baux rentra enfin en possession de tous ses biens, et en particulier du château des Baux où elle mourut en 1426.

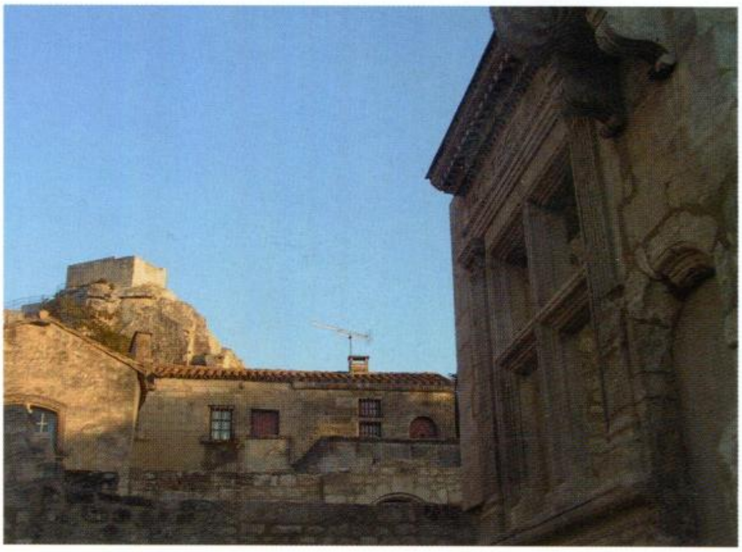
Louis II avait combattu en Italie, pendant toute cette période, pour essayer de conserver le royaume de Naples, mais il dut regagner la Provence en 1399, vaincu par la maison de Duras. Le royaume de Naples échappait aux comtes de Provence. En 1423 cependant, la reine de Naples, Jeanne II qui n'avait pas d'héritier, adoptait le comte de Provence, Louis III ; mais celui-ci ne parvint jamais à récupérer la totalité du royaume, et son successeur, René d'Anjou, fut contraint de s'enfuir de Naples en 1442. La Provence avait perdu Naples pour toujours.

Ce fut Louis III qui décida de s'emparer de l'héritage d'Alix de Baux, à la mort de celle-ci. La seigneurie des Baux entra donc dans le domaine comtal. Quelques années plus tard, le roi René ordonna d'importantes réparations au château et aux remparts de la ville. Il aimait séjourner dans cette région des Alpilles et après son mariage avec Jeanne de Laval, il lui donna en viager la seigneurie des Baux. Le roi René mourut en 1480, léguant le comté de Provence à son neveu Charles du Maine. Mais celui-ci disparut en 1481, après seulement dix-sept mois de règne, en désignant le roi de France Louis XI pour lui succéder. C'est ainsi que la Provence fut réunie à la couronne de France.



Il y eut quelques résistances à l'annexion française. Le sire de Baudricourt, chargé par Louis XI de la répression en Provence, vint assiéger les Baux en 1483 et fit détruire les remparts. Mais la ville ne tarda pas à se relever de ses ruines, et brilla, au cours du XVI[e] siècle, d'un éclat qu'elle n'avait peut-être jamais connu. Avec les guerres d'Italie, menées successivement par les rois de France Charles VIII, Louis XII et François I[er], la Provence retrouvait une importance stratégique. La baronnie des Baux fut alors donnée en apanage à de grands serviteurs du royaume.

Les règnes d'Henri II et de ses fils furent profondément marqués par les guerres de religion qui divisèrent le pays tout entier. De nombreux réformés vinrent s'installer aux Baux, attirés par un lieu où ils pouvaient à la fois se réfugier et se



défendre. Ce fut l'époque où la ville se transforma par la construction de ces beaux bâtiments de style Renaissance qui existent encore aujourd'hui.

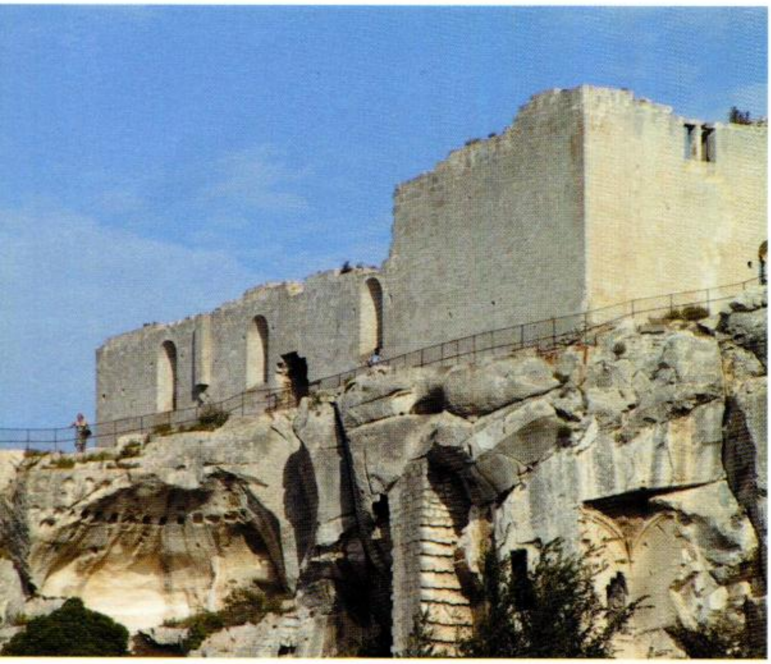
En 1630, les habitants des Baux donnèrent asile aux factieux aixois qui s'étaient opposés aux nouveaux édits du roi concernant l'organisation administrative de la Provence. Assiégés, les Baux se rendirent et le château fut démantelé l'année suivante.

Sans château, sans remparts, la ville des Baux commença à s'assoupir et à se dépeupler lentement. Elle fut érigée en marquisat par Louis XIII, donnée en 1642 aux Grimaldi de Monaco, et finalement rachetée par la France en 1791.

Page 4, en haut :
Entre les Alpilles et la vallée du Rhône, l'éperon rocheux des Baux veille, sentinelle séculaire.
Page 4, en bas :
Le site romain de Glanum, tout proche, témoigne du développement très ancien de la région.
Page 5, en haut :
Des ruines chargées d'une histoire millénaire.
Page 5, au milieu :
En ces périodes troubles, les villages regroupaient leurs maisons au pied de la forteresse, pour se placer sous sa protection.
Ci-contre :
Les promontoires rocheux servaient de bases surélevées aux fortifications.

Vue générale du site des Baux au XIII^e^ siècle.

Le même site au XVI^e siècle. À la Renaissance, le village s'est développé au pied du château.



LE MOYEN ÂGE AUX BAUX

Tout en rudesse et verticalité, le rocher des Baux est fascinant. Il évoque un long passé guerrier et féodal, mais aussi une vocation pastorale et résidentielle.

L'emplacement de l'éperon rocheux des Baux dominant toute la vallée lui conféra un rôle défensif important dès le XI[e] siècle. Mais c'est surtout à partir du XIII[e] siècle que le château va se développer, notamment avec l'apparition de nouvelles techniques de construction, issues entre autres de l'architecture gothique. Au XII[e] siècle, il existait déjà un donjon dont on a une mention écrite en 1181. Ce premier château fut rasé suite aux guerres baussenques, qui opposèrent la famille des Baux au comte de Barcelone, pour l'héritage du comté de Provence. Les seigneurs des Baux devinrent très puissants à partir du XIII[e] siècle. Hugues des Baux se fixa définitivement sur le rocher des Baux, et Guillaume, son frère, devint Prince d'Orange en 1215. Barral, le fils d'Hugues, fin stratège et politique habile, réussit à s'allier au comte d'Anjou, ce qui assurera à sa descendance une considération particulière.

Ces seigneurs édifièrent donc au XIII[e] siècle un château couronné d'un donjon puissamment défendu, réputé imprenable sans machines de siège, mais dont la ruse, la famine ou le harcèlement psychologique des assiégés pouvaient en venir à bout. Son aspect de "nid d'aigle" imposant avait aussi un rôle dissuasif contre toute attaque frontale. Il valait mieux ne pas être repéré et passer au loin de cette forteresse.

Le château du Moyen Âge fut construit sur des fondations plus anciennes, remplaçant vraisemblablement une construction plus rustique. Le rocher servit de carrière pour édifier les différents bâtiments qui le composent : donjon, tours, chapelle, enceintes.... Cette roche, un calcaire tendre appelé "molasse", était déjà utilisée dans la région des Alpilles par les Romains, sur le site de Glanum entre autres. Au Moyen Âge, le château se développa donc autour et sous le donjon. Des bâtiments furent construits à flanc de rocher en utilisant directement la pierre du site. Des salles semi-rupestres sont ainsi taillées dans le roc et on édifie de nombreuses voûtes pour supporter le poids des toitures. Le château au Moyen Âge revêtait plusieurs rôles : il était la demeure du seigneur, abritait sa famille et son armée ainsi que les artisans travaillant pour le château. Dans les salles basses encore visibles aujourd'hui, on entreposait aussi des victuailles ainsi que de l'eau en grande quantité dans les réservoirs et citernes pour anticiper un éventuel siège. En cas d'attaque ennemie, les populations vivant et travaillant dans la vallée venaient s'y réfugier. On fabriquait et on stockait aussi de nombreuses armes. Les chevaux, très précieux à cette époque, étaient également abrités dans des écuries situées à l'intérieur de l'enceinte.

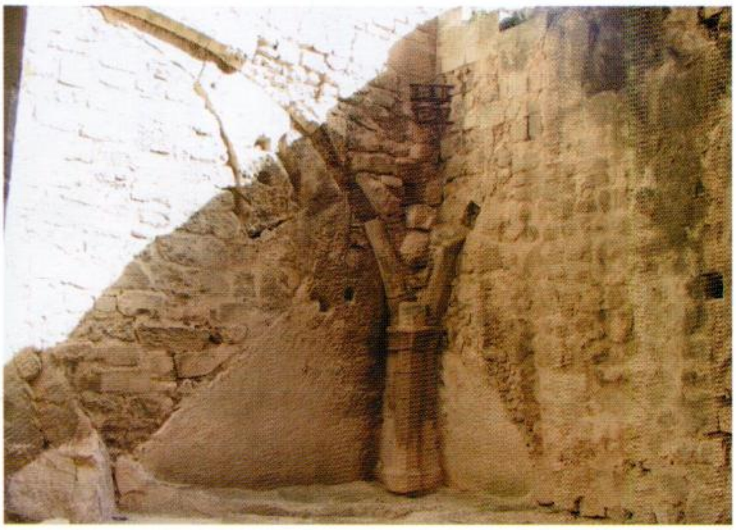
Au début du XIII[e] siècle commence donc la construction du donjon : long d'environ 35 mètres et large de 12 mètres, le donjon s'élevait sur le flanc nord-est du rocher. Trois étages le composaient et au rez-de-chaussée, on peut encore voir les vestiges d'une voûte sur croisée d'ogive de 6 mètres de haut. L'aménagement du donjon était assez sommaire au XIII[e] siècle : on trouvait diverses chambres sur les différents niveaux mais surtout les appartements du seigneur et les salles de réception, où étaient reçus ses invités et hôtes de marque. Aux murs des tapisseries étaient suspendues ainsi que des armes, des trophées de chasse... Les meubles étaient simples et fonctionnels : les

Ci-dessus :
Ce qui reste du puissant donjon, façade ouest.
Ci-contre :
Au premier plan, les vestiges des bâtiments qui cernaient la cour. Derrière, la basse-cour.
Page 11, en haut à gauche :
Le chemin de ronde taillé dans l'éperon rocheux.
Page 11, au milieu :
Les ruines du donjon. Seules les fenêtres et la cheminée de l'étage intermédiaire subsistent encore.
Page 11, en bas :
Le rez-de chaussée voûté du donjon.

tables, "dressées" pour l'occasion, étaient en fait de simples planches posées sur des tréteaux. Des coffres en bois avec des fermoirs en fer servaient aussi de bancs ou de chaises. Dans le donjon il existait de vastes cheminées qui chauffaient les différents étages. Mais l'hiver devait être bien rude dans ce donjon, très sombre car ne possédant pas beaucoup de fenêtres. Les tapisseries servaient d'ailleurs à isoler certaines parties du château. Il est probable que les seigneurs des Baux ne vivaient pas à l'année dans cet endroit. Possédant de nombreux autres domaines, il devaient certainement descendre dans des lieux plus conviviaux à différentes périodes de l'année, ou lorsque le danger était écarté.

Au pied du donjon était située la première basse-cour : place ouverte située entre le donjon et la chapelle Notre-Dame-sur-les-Fonts ou chapelle Sainte-Marie, remaniée et appelée au XVI[e] siècle chapelle Sainte-Catherine. La seconde basse cour au sud, commençait dès l'entrée du château, après le Trou de l'Auro : on trouvait dans cette basse-cour différents corps de métier indispensables à la vie du château, comme le forgeron qui fabriquait et réparait les armes et les équipements des chevaliers. Il y avait aussi certainement de nombreux animaux, garantissant un approvisionnement en viande en cas d'impossibilité de sortir : cochons, poules, chèvres mais aussi pigeons, que l'on soignait particulièrement. Ces derniers permettaient non seulement de communiquer entre les différents domaines du seigneur, mais constituaient aussi un mets de choix au Moyen Âge.

L'enceinte du château suivait l'éperon rocheux et était taillée dans celui-ci. D'autres chemins de ronde étaient construits à



flanc de rocher avec des postes de surveillance et permettaient d'observer tout mouvement dans la vallée. Au Moyen Âge, il faut imaginer que la circulation était beaucoup plus difficile dans la région : peu de voies de communication et souvent très dangereuses à cause des "routiers", bandits de grands chemins qui détroussaient les voyageurs. Au sud des Baux, de nombreux marais entouraient les villages actuels de Maussane et Paradou. Mais les anciennes voies romaines, comme la voie Aurelia, puis la voie Domitia, permettaient depuis longtemps de voyager dans la région. Différentes tours de surveillance et d'autres châteaux appartenant aux seigneurs des Baux dans la région et visibles depuis le rocher permettaient de signaler tout déplacement de troupes ennemies et d'anticiper une éventuelle attaque. Le seigneur pouvait rapidement mobiliser des cavaliers qui arrêtaient les ennemis avant qu'ils ne parviennent au château pour l'assiéger.

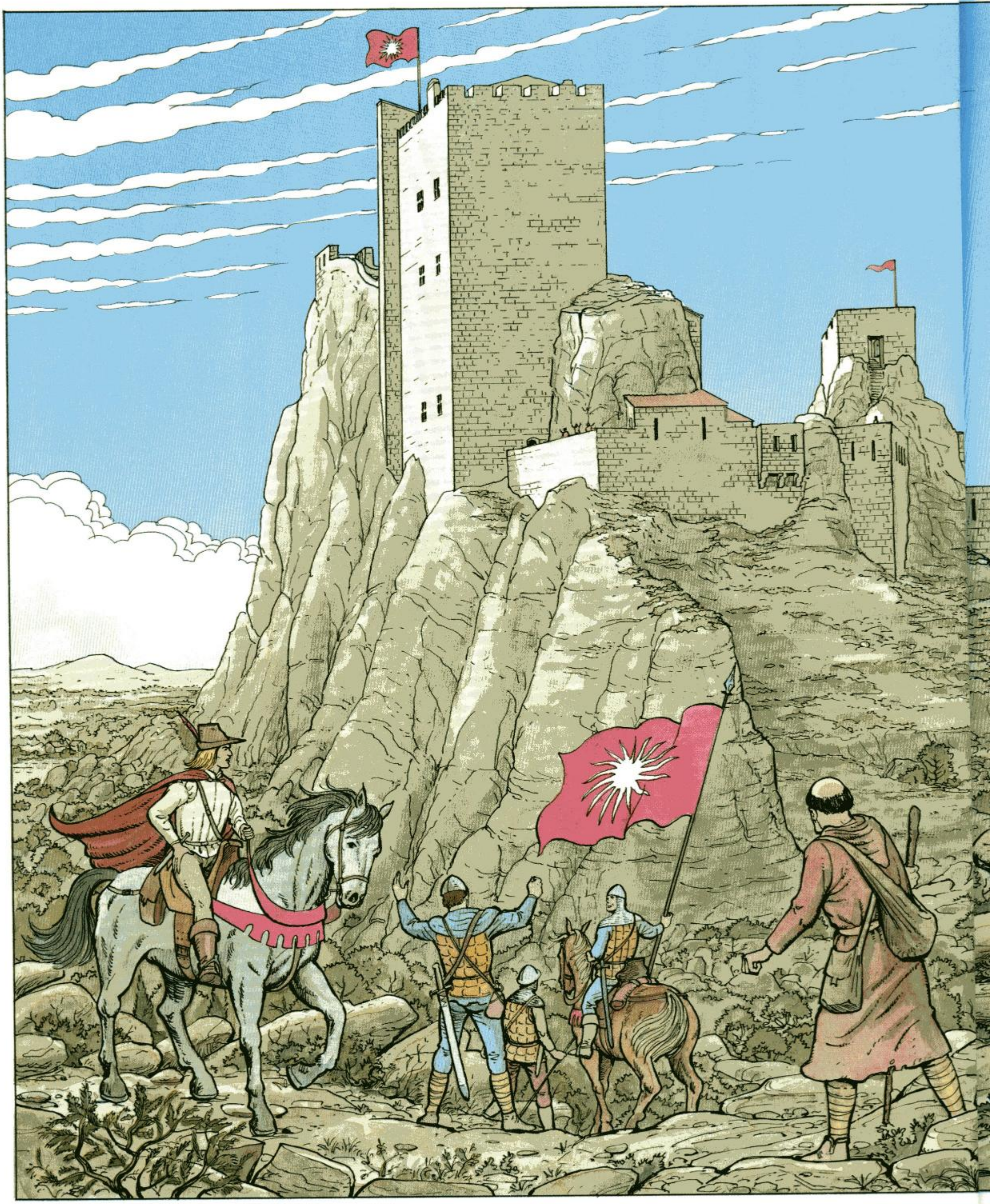
Les autres éléments défensifs importants sont les tours de garde : les tours Paravelle et sentinelle de Coye au nord et la tour des Bannes, parallèle à la tour Sarrasine, qui formait avec cette dernière l'entrée du château appelée "Trou de l'Auro" (trou du vent).

La tour Paravelle, comme la tour Sarrasine, était construite sur un rocher taillé puis surrélevé pour y adapter des ouvertures de types créneaux et meurtrières. Cette tour surveillait le vallon de la Fontaine et le val d'Enfer mais surtout de col de la Vayède situé entre le plateau des Bringasses au nord et le château au sud. Ce col permettait aussi de passer du vallon de la Fontaine à l'ouest au vallon d'Entreconque à l'est. Le col de la Vayède était aussi un endroit idéal pour assiéger le château : point assez élevé proche du château, il permettait de positionner des machines de siège qui pouvaient facilement atteindre le donjon et les autres bâtiments du château en effectuant des tirs en cloche, ou balistiques.

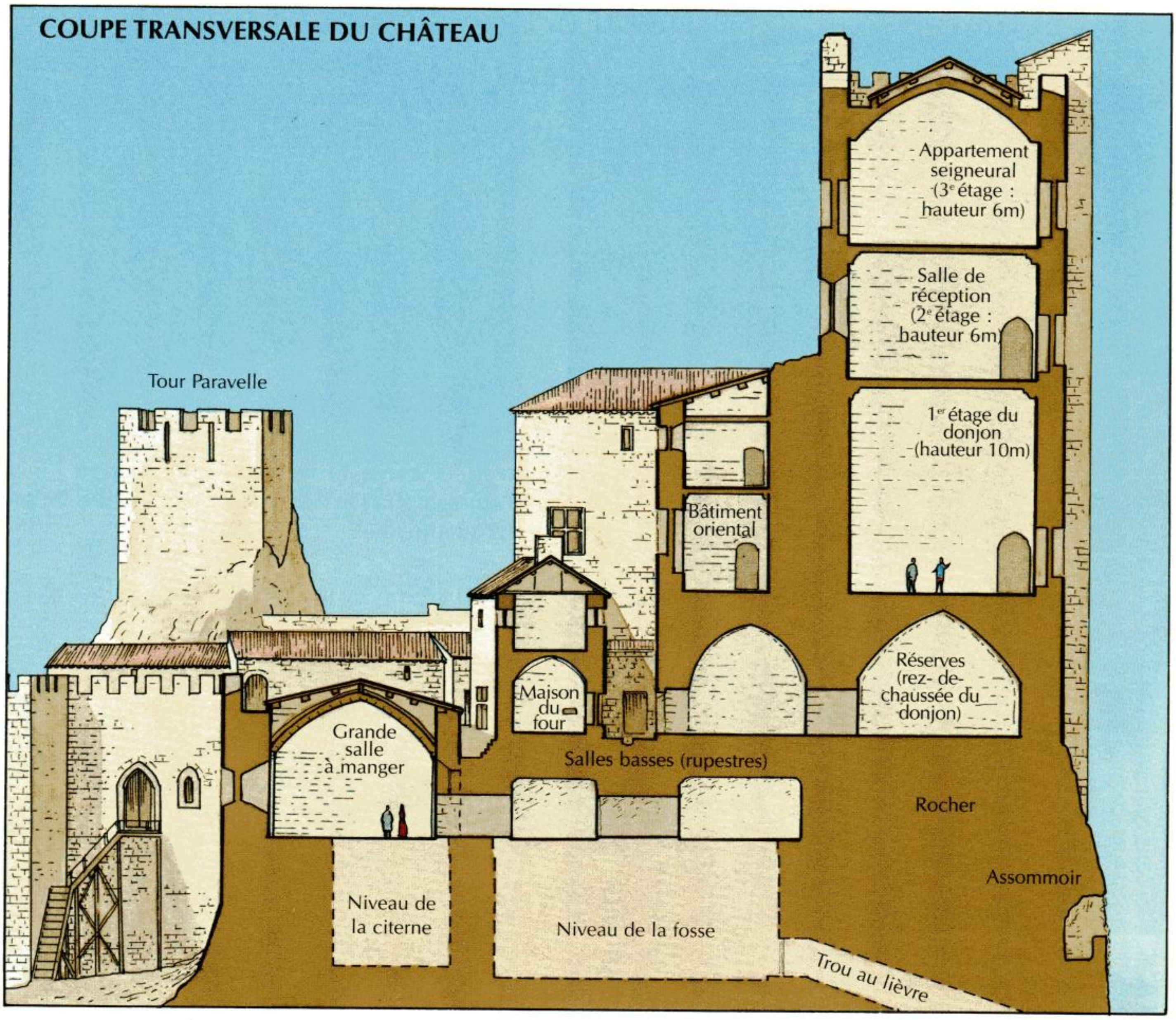
Les quelques maisons des villageois sur le plateau rocheux présentaient souvent les mêmes caractéristiques : construites à flanc de rocher, leur façade était maçonnée. L'intérieur est creusé directement dans le roc. On retrouve encore les marques de ces occupations humaines dans certaines cavités proches du château : anneaux taillés dans la pierre pour suspendre la nourriture, armoires et étagères directement creusées dans le rocher, éviers en pierre. Certaines de ces maisons possèdent des silos profonds à grain ou des réserves d'eau ainsi que des pressoirs. D'autres maisons du village présentent un aspect plus commun au Moyen Âge : au rez-de-chaussée vivaient les bêtes alors qu'à l'étage, la famille bénéficiait de la chaleur dégagée par les animaux.

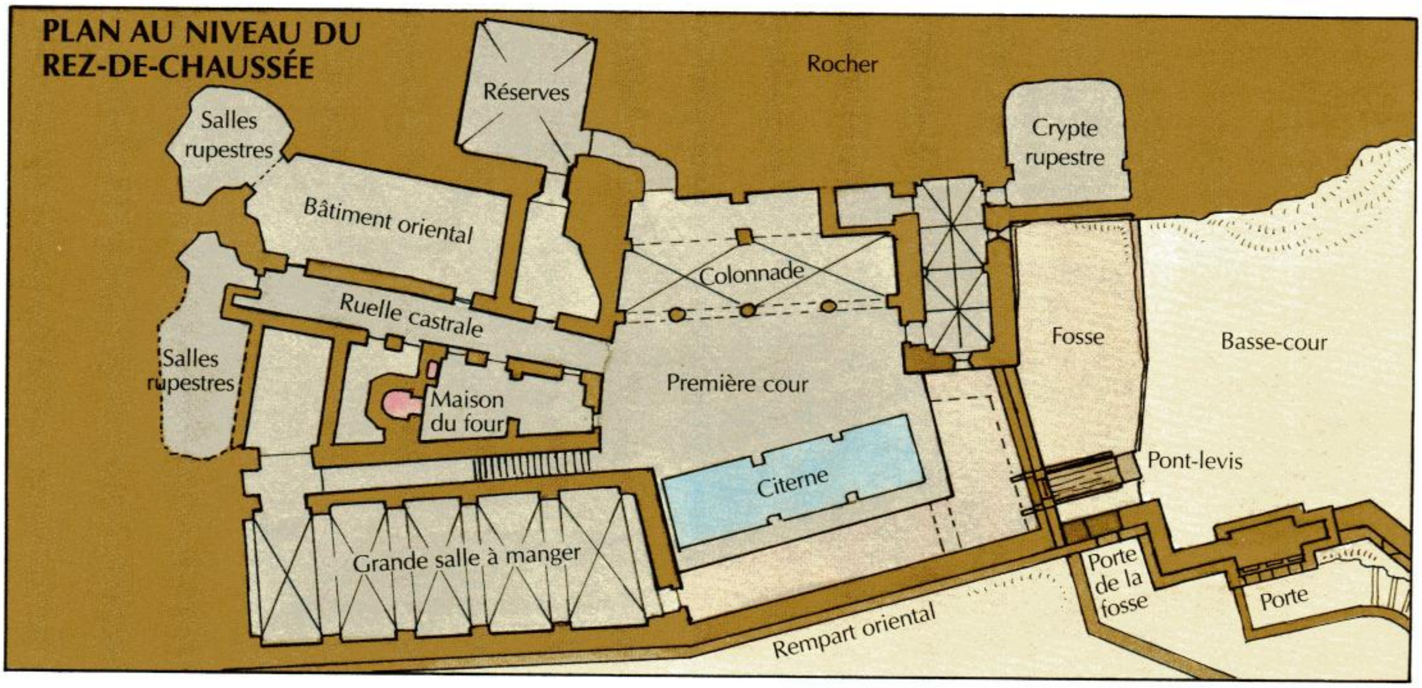
Vue plongeante sur le château au XIII^e siècle, couronné par son massif donjon.
En bas, la tour Paravelle, de forme trapézoïdale, prolonge un piton rocheux.

La tour Paravelle au Moyen Âge. Et en contrebas, le pigeonnier.



La vertigineuse face nord-est de la forteresse, vue depuis l'escarpement situé dans le prolongement du plateau rocheux.





Vue en coupe du château au XIVe siècle, et plan au niveau du rez-de-chaussée à la même époque.

LA VIE QUOTIDIENNE

Le site militaire laisse apparaître la richesse de la vie castrale et garde la mémoire d'un lieu où l'homme a su façonner son environnement aux besoins de son existence quotidienne.

Au Moyen Âge, le village n'occupait qu'une petite partie du rocher, sur le flanc ouest du château. Ce n'est qu'à partir de la Renaissance que le village va vraiment se développer, avec l'architecture qu'on lui connaît actuellement. Au Moyen Âge, les villageois habitaient surtout dans les vallées environnantes, ou à proximité des marais. L'agriculture se résumait à la culture de quelques céréales comme le blé et le seigle, indispensables à la fabrication du pain. Mais les récoltes étaient dépendantes des caprices du climat et il ne devait pas être rare de subir des inondations dans la vallée avec la proximité du Rhône et des marais, ou bien encore de terribles sécheresses. La culture de l'olive est connue depuis l'Antiquité et au Moyen Âge on a su garder ce précieux savoir-faire dans la vallée des Baux. On a retrouvé dans le village beaucoup d'emplacements de pressoirs à huile, directement taillés dans le rocher. La viticulture tient une place importante aussi aux Baux depuis l'Antiquité. Le sol argilo-calcaire et caillouteux légèrement en pente et bien orienté est idéal pour la culture de la vigne. Le vin joue un grand rôle à cette époque : il est la représentation du sang du Christ et c'est la boisson la plus consommée, par toutes les classes sociales. On pouvait facilement en boire 2 à 3 litres par jour et par personne. Mais ce vin était peu alcoolisé

(3 à 4 degrés), de plus, on le consommait souvent coupé avec de l'eau. Son faible taux d'alcoolémie ne permettait pas de le conserver très longtemps. L'hypocras était aussi une boisson prisée à cette époque : c'était du vin adouci avec du miel et épicé à la cannelle et au gingembre. Au Moyen Âge, l'élevage était également important : vaches, cochons, chèvres, poules… garantissaient un approvisionnement quotidien de produits frais indispensables : lait, viande, œufs. Dans l'inventaire des biens d'Alix des Baux dressé à sa mort en 1426, outre la liste des objets d'art et mobiliers, on trouve l'énumération des vivres stockés au château et des animaux dans les étables : blé, vin rouge, vin blanc, porcs et bœufs salés, 300 vaches dans les étables ainsi que 104 juments poulinières et 13 poulains. Les problèmes climatiques de cette époque entraînaient souvent des périodes de famine accompagnées de maladies, telle la tuberculose qui correspondrait aux maladies de langueur que l'on mentionnait au Moyen Âge. Des maladies de peau, telles les écrouelles, étaient répugnantes et spectaculaires. Les maladies nerveuses et psychiques non soignées étaient très courantes. On y voyait à cette époque l'influence du diable. La religion au Moyen Âge est très importante. Les hommes d'Église sont très puissants et très respectés. C'est l'époque des croisades et de l'émergence de nouveaux courants religieux, comme le Catharisme, durement combattu, né aux confins du Languedoc mais qui a vraisemblablement touché aussi la Provence.

Autres ressources importantes dans la région : la chasse et la pêche. En 1210, Hugues des Baux permit officiellement aux habitants de chasser et pêcher sur ses terres. Un terrain est réservé à la chasse du seigneur : le "Déffends". Il est strictement interdit aux habitants des Baux d'y chasser, sous peine d'être gravement sanctionnés : le braconnage était un crime puni de pendaison au Moyen Âge. Dans les marais proches des Baux, les villageois avaient un droit de pêche, privilège confirmé par le roi René au XVe siècle en ces termes : "Les habitants quels qu'ils soient pourront pour leur usage et sans fraude, pêcher avec filet, à la ligne ou sans ligne comme cela leur conviendra le mieux, avec barque ou sans barque, dans les

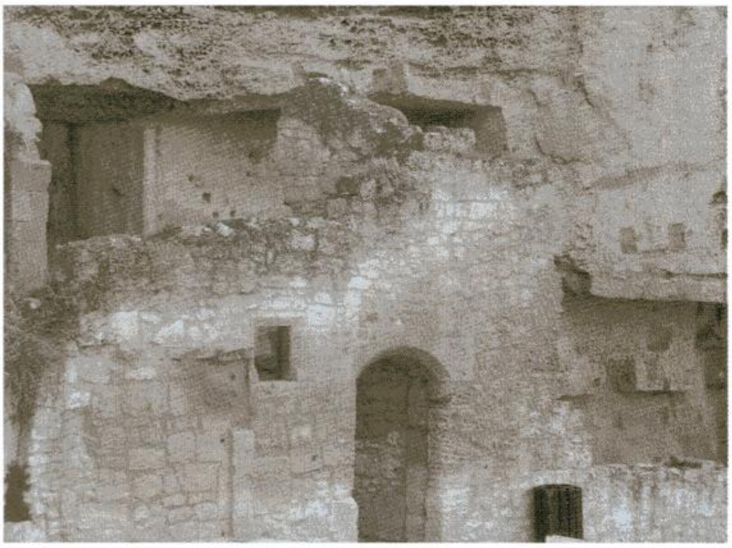
marais de Castillon (Paradou) qui sont du domaine des Baux ou de son château sans payer à notre cour royale ou à tout autre aucun droit de gabelle."

Dans cette région de Provence, baignée de soleil, persistait un problème crucial : l'approvisionnement en eau. Le vallon de la Fontaine tient son nom d'une source qui coulait à cet endroit : cette eau permettait d'irriguer quelques cultures mais surtout d'approvisionner le château et les villageois. À dos d'homme ou de mulet, on transportait l'eau du vallon de la Fontaine vers le haut du village. On passait la porte d'Eyguière qui tient son nom du mot "eygue" qui signifie "eau ou source" en provençal. Cet approvisionnement en eau n'était valable qu'en temps de paix. En temps de guerre, les villageois réfugiés dans l'enceinte du château ne pouvaient sortir à l'extérieur pour s'approvisionner en eau. L'ingéniosité des bâtisseurs du château permit de récupérer le précieux fluide. Des gouttières encore visibles aujourd'hui étaient creusées partout dans le rocher et permettaient de recueillir l'eau de pluie dans des rigoles qui elles-mêmes alimentaient des citernes. Près du donjon, un grand réservoir fut construit à l'emplacement d'un ancien bâtiment. L'intérieur du réservoir était couvert d'un mortier de tuileau pour l'étanchéifier, ce qui lui donne encore sa teinte rougeâtre. À l'intérieur du réservoir, un mur troué permettait de filtrer l'eau des grosses impuretés.

En hiver, l'absence de travaux agricoles laissait aux populations quelques moments pour se distraire. À partir du Moyen Âge, on voit apparaître de nouveaux jeux : le jeu de crosse (genre de hockey), la soule, ancêtre du rugby et du football, sans règles, qui opposaient les habitants de villages voisins et qui étaient souvent le prétexte pour des règlements de comptes violents. Le seigneur quant à lui joue aux échecs, jeu transmis par les Arabes aux Européens. Avec ses hommes d'armes, il s'entraîne aussi au combat à cheval et au maniement de l'épée. La survie dans les batailles en combat rapproché dépendait de la dextérité à manier les armes. On organisait aussi des concours de tir à l'arc et à l'arbalète. Un de ces concours était appelé le "papegai" : il s'agissait de tirer sur une cible représentant un oiseau, perché en haut d'un mât. Le tireur qui réussissait à faire tomber la cible était déclaré "Roi du Papegai". On lui remettait un sceptre et il était honoré pendant toute une année, avant qu'il ne remette son titre en jeu.

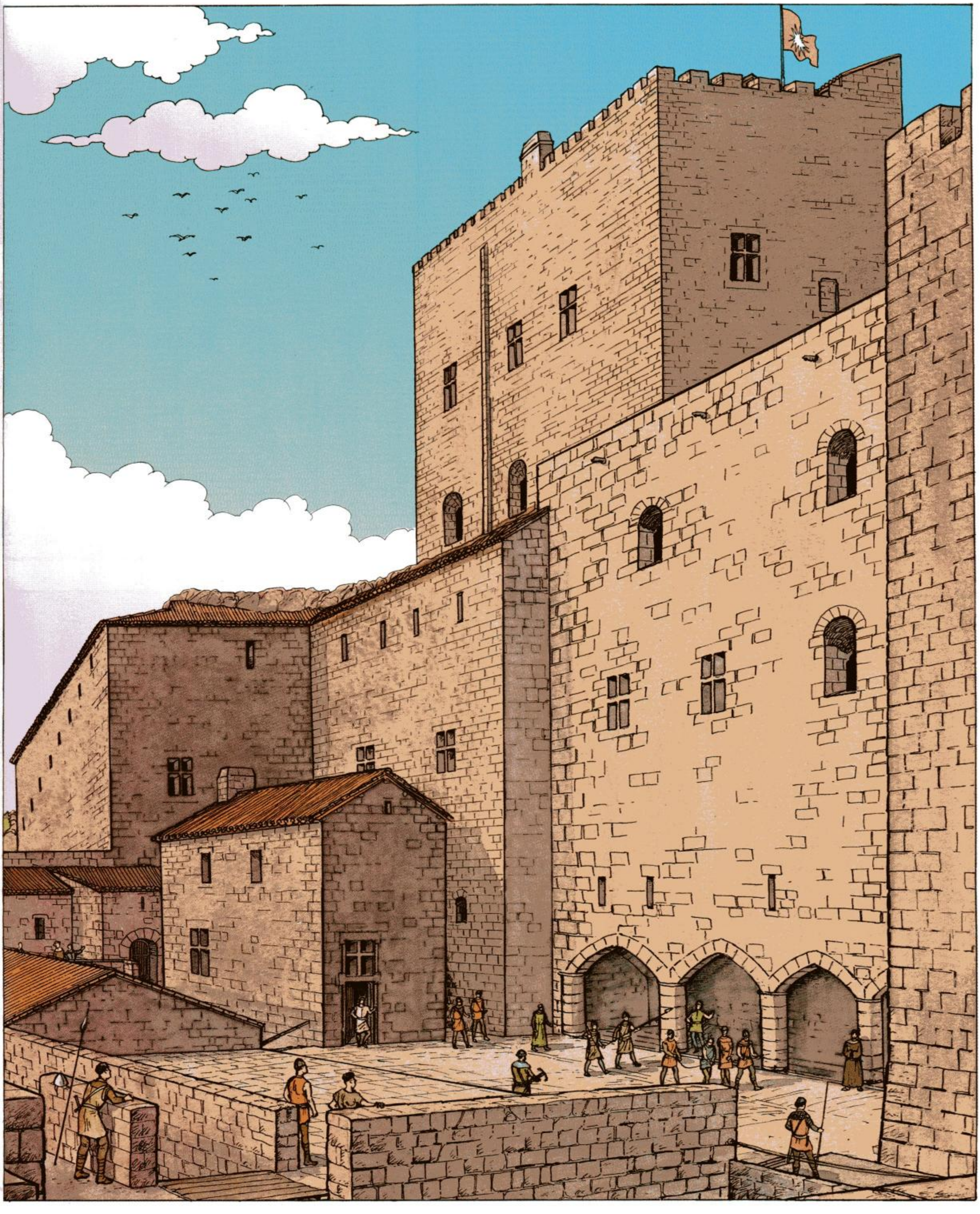
Une tradition forte est née au Moyen Âge et a perduré depuis des siècles aux Baux de Provence : la fête des Bergers ou fête

du pastrage, qui est célébrée la nuit de Noël. Des bergers se réunissaient aux Baux et offraient à l'enfant Jésus un agneau, amené dans une petite charrette tirée par un bélier blanc. Cette procession se faisait en musique à travers la ville, jusqu'à l'autel de l'église. Cette fête fut interdite au XVII^e^ siècle par le clergé car les jeunes gens en profitaient pour demander des offrandes et se livraient à des danses profanes. Ce n'est qu'à la fin du XIX^e^ siècle qu'elle fut officiellement autorisée à nouveau.

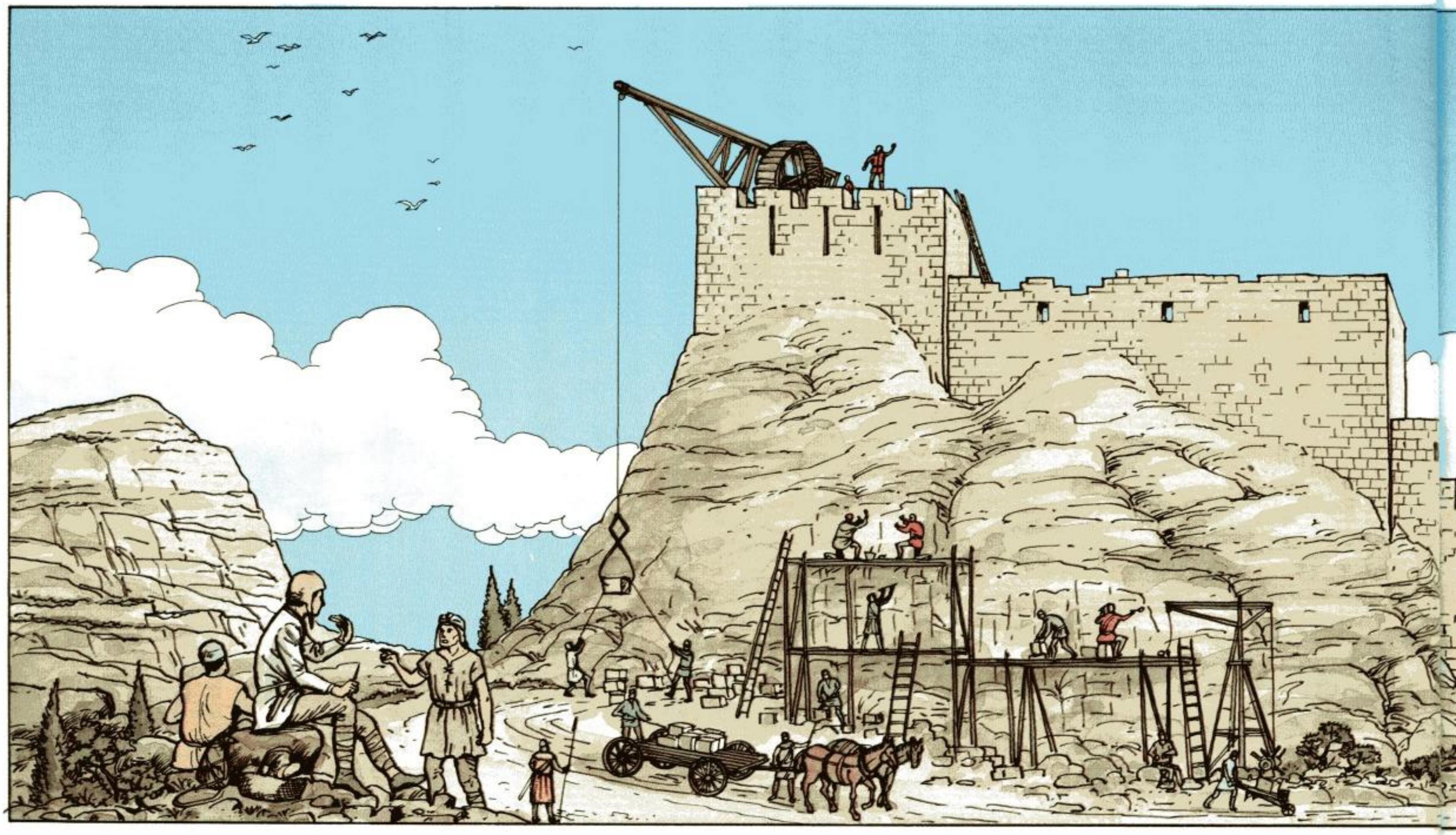


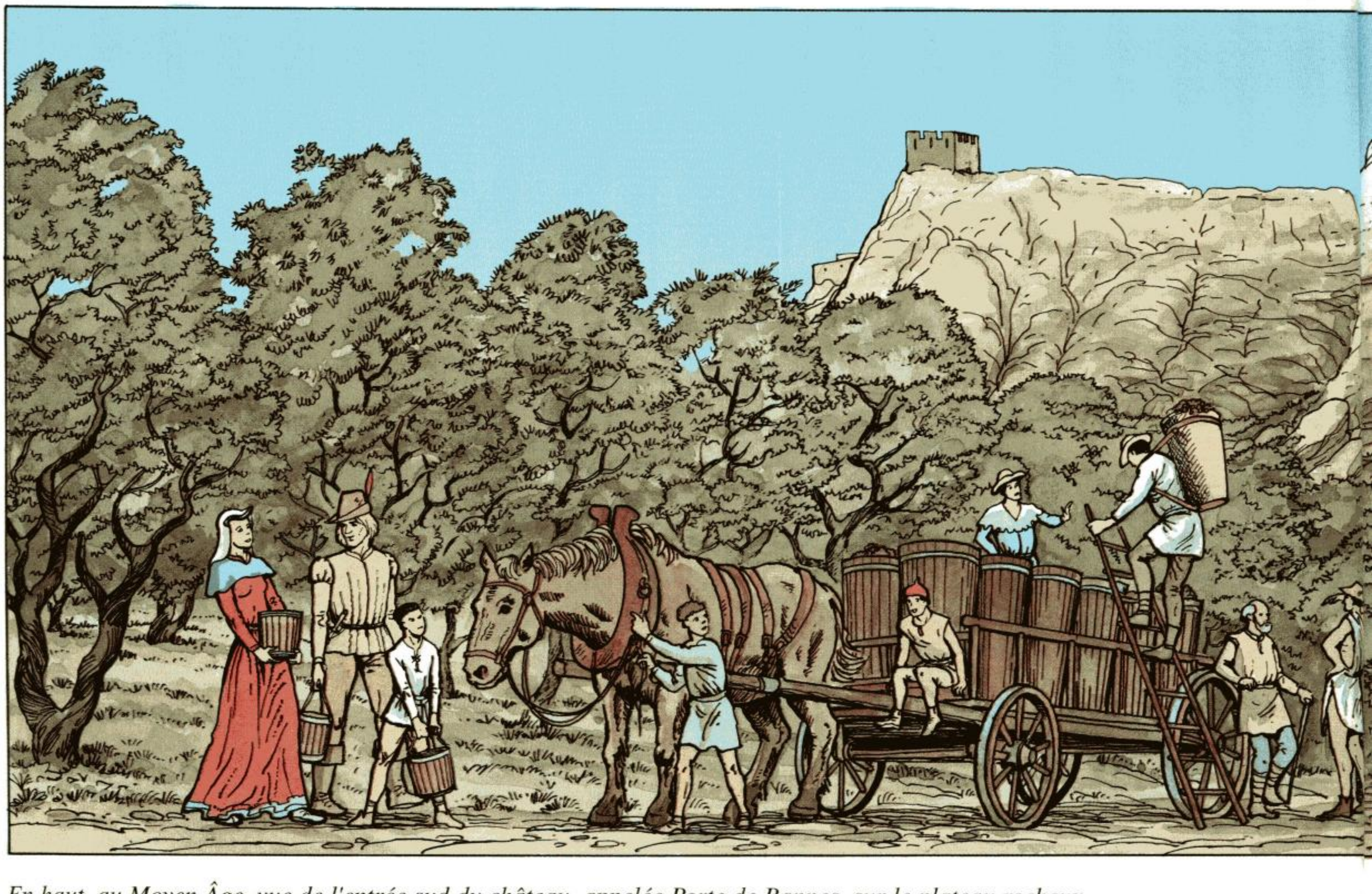
Page précédente, en haut :
Ici se trouvait l'entrée du château, entre la tour Sarrasine et la tour de Bannes.
Page précédente, en bas :
La grande citerne du château.
Page 17, en haut :
La chaîne tourmentée des Alpilles. Dans la vallée, on distingue aussi des oliveraies.
Page 17, au milieu :
Aujourd'hui, comme jadis, on cultive la vigne dans la vallée.
Ci-contre :
Dans la basse-cour du château, les bâtiments semi-rupestres creusés dans la paroi.

Vue sur la première et la deuxième cour depuis la tour Sarrasine (au premier plan) au XIII^e siècle.

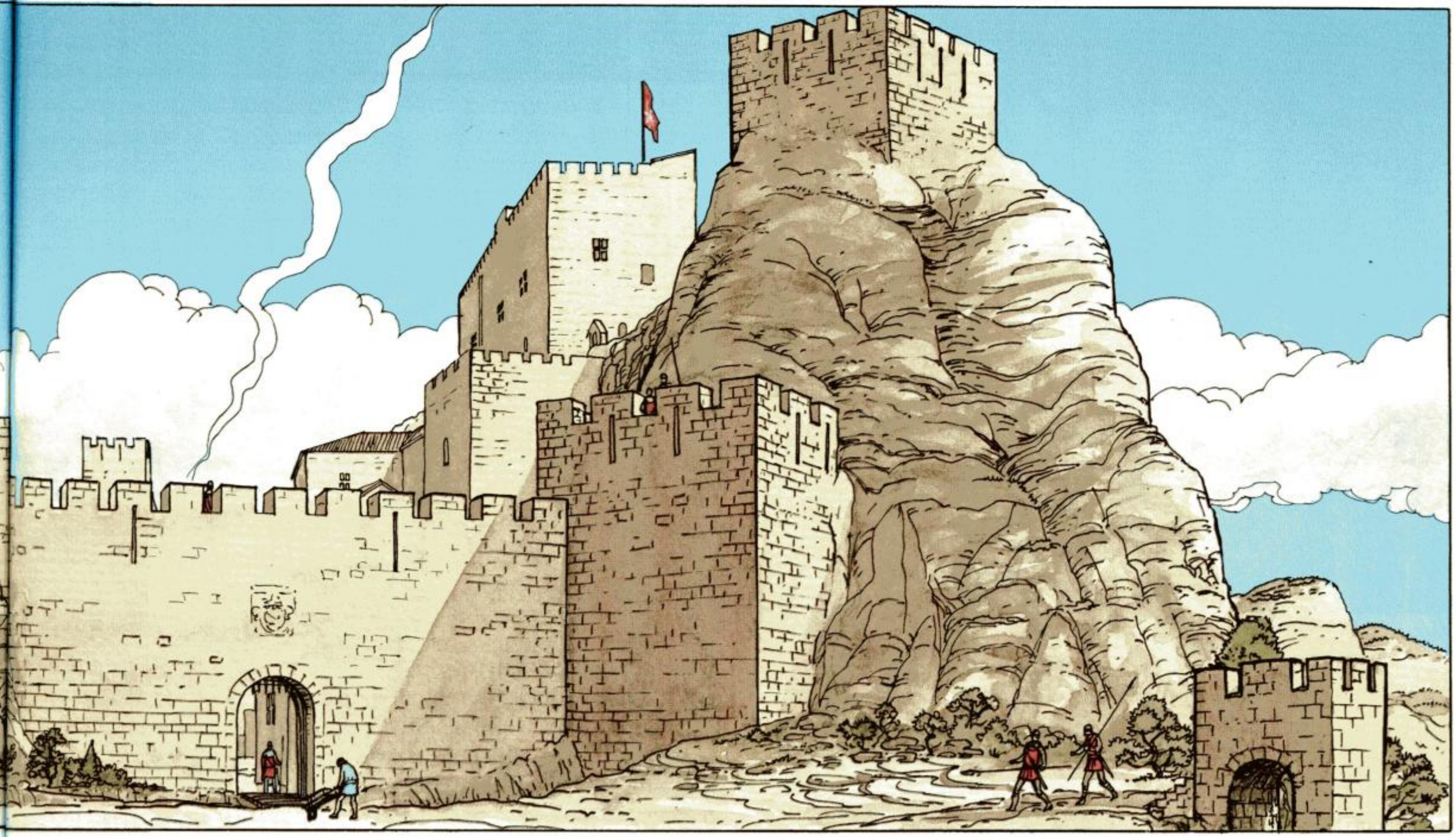


La cour haute du château au coucher du soleil.





En haut, au Moyen Âge, vue de l'entrée sud du château, appelée Porte de Bannes, sur le plateau rocheux.
En bas, scène de vendanges dans la vallée au pied du rocher des Baux.



UNE ÉPOQUE BELLIQUEUSE

"Race d'aiglons, jamais vassale" est une devise qui résume bien l'esprit des seigneurs belliqueux qui revendiquaient leur indépendance dans la Provence chaotique du Moyen Âge.

Tout au long du Moyen Âge, les Baux de Provence furent la proie de nombreuses guerres qui ensanglantèrent toute la région jusqu'au démantèlement du château en 1631.

Les seigneurs des Baux devinrent très puissants à partir du XII[e] siècle. Ils possédaient de nombreux fiefs dans toute la région et souhaitaient étendre encore leur puissance à toute la Provence. Raymond des Baux était marié à Étiennette, sœur de Douce qui était héritière par sa mère Gerberge du comté de Provence. Douce avait épousé Raimon Béranger, comte de Barcelone, qui reçut à la mort de son épouse les pleins pouvoirs en Provence. Les seigneurs des Baux ne contestèrent pas son autorité. Mais lorsque Raimon Béranger décéda, Raymond des Baux revendiqua l'héritage du comté de Provence contre son fils. Commença alors un conflit qui dura vingt ans et qui ensanglanta toute la Provence. Ce conflit fut appelé "guerres baussenques". Raymond des Baux chercha une alliance avec l'empereur Conrad III qui avait une autorité plus théorique que réelle sur le comté de Provence. Conrad confirma leurs titres de possessions régionales, sans en préciser véritablement le contenu, et autorisa Raymond à battre monnaie, ce qui attestait sa souveraineté. En 1147, la maison de Barcelone, qui ne reconnaissait pas les titres le Raymond des Baux, déclencha à nouveau la guerre et remporta une victoire décisive. Raymond signa sa soumission et mourut peu de temps après. Étiennette et ses quatre fils, Hugues, Guillaume, Bertrand et Gilbert, durent renoncer à leurs droits et ratifièrent un traité en 1150 mettant fin à ce premier conflit. Cinq ans après, Hugues s'allia de nouveau avec le comte de Toulouse et reçut de la part de l'empereur Frédéric Barberousse confirmation de ses titres. Mais sur le terrain de la guerre, Hugues perdit la bataille contre la maison de Barcelone et dut s'avouer vaincu. En 1162, après une troisième tentative de règlement par les armes, le seigneur des Baux s'avoua définitivement vaincu. Le château des Baux fut rasé.

Malheureusement, les Baux connurent encore dans l'Histoire d'autres guerres et le château reconstruit subit de nombreux autres sièges. En 1355, Robert de Duras, adversaire de la reine Jeanne et de Raymond des Baux, s'empara du château par la ruse. Il profita de l'absence de Raymond occupé auprès du roi pour conquérir la citadelle en pleine nuit. Ses hommes escaladèrent le rocher à l'aide d'échelles et prirent rapidement le contrôle du château. Afin de déloger Robert de Duras, la reine Jeanne et Raymond des Baux, appuyés par le pape, firent le siège du château pendant quatre mois : de lourdes machines de siège, une troupe nombreuse et surtout une forte somme d'argent permirent à Raymond des Baux de récupérer son château.

La "porte fausse" ou "trou aux lièvres"

Outre la porte d'Eyguière, il existait un autre passage pour accéder au château. Creusé comme un tunnel dans le rocher, il liait la première basse-cour du château au vallon d'Entreconque au pied de la falaise. Les paysans, après s'être identifiés auprès de la garde qui veillait dans "l'assommoir" situé à flanc de falaise, pouvaient emprunter ce passage et entrer directement dans le château. Mais ce "trou aux lièvres" servait aussi de piège pour les ennemis : on laissait les troupes s'engouffrer dans le passage qui débouchait sur une fosse. Les assiégés bloquaient alors l'issue derrière les assaillants et du haut de mâchicoulis déversaient sur la troupe ennemie piégée des blocs de pierre, de l'eau bouillante…. Ce passage était situé près de la chapelle Sainte-Catherine.

La chapelle Sainte Catherine

Cette chapelle castrale fut construite sur les fondations d'une chapelle romane plus ancienne, dont subsistent encore dans les murs les traces de voûtes en plein cintre. La chapelle s'appelait alors Notre-Dame-sur-les-Fonts ou chapelle Sainte-Marie.

Elle fut rebaptisée au XV^{e} siècle chapelle Sainte-Catherine et fut remaniée au XVI^{e} siècle dans sa forme gothique. Dans l'inventaire d'Alix des Baux dressé à sa mort en 1426, nous avons une description assez détaillée du mobilier présent au XV^{e} siècle : une statue de la Vierge en bois, un saint Christophe d'albâtre, de petites orgues, 3 chandeliers de cuivre, 2 burettes d'étain, des chasubles cousues de fil d'or, etc…

Raymond de Turenne, le fléau de la Provence

À la mort de Raymond II des Baux en 1372, sa fille Alix était la dernière de la lignée des seigneurs des Baux. Elle fut placée sous la tutelle de Guillaume de Turenne, son grand-père maternel. À la mort de Guillaume c'est son fils Raymond, vicomte de Turenne, qui obtint la tutelle d'Alix. Ce seigneur belliqueux et cruel fut surnommé "le fléau de la Provence". Il était en conflit avec le pape Clément VII, à qui il reprochait de retenir une somme d'argent importante héritée à la mort de son père et d'autres biens hérités à la mort de son oncle, le pape Grégoire XI. Il prit la tête d'une bande de brigands, véritables hors la loi ; ils s'installèrent au château des Baux qui devint rapidement leur repère. Ils écumèrent toute la région, pillant tout sur leur passage. Turenne n'hésitait pas non plus à jeter du haut du rocher des Baux les pauvres chevaliers ou otages faits prisonniers. Le Pape lui offrit 20 000 florins pour le dédommager de ses pertes et calmer ses ardeurs : Raymond entra dans une colère telle qu'il décida de piller les villes du littoral à l'aide d'un bande de corsaires à sa solde. Ses ravages durèrent plus de 10 ans, de 1388 à 1399. Le roi de France dut dépêcher dans la région un détachement de lanciers à la demande du sénéchal de Provence pour définitivement arrêter Raymond de Turenne. Le siège fut mis devant le château des Baux. Raymond capitula et un traité fut signé le 7 juillet 1397. Mais en 1399, Raymond oublia vite le traité et reprit ses exactions. En 1400, il fut toutefois encerclé à Tarascon par une troupe nombreuse. Pour s'échapper, il tenta de traverser le Rhône en sautant sur quelques barques. Il tomba à l'eau et se noya.

À la mort d'Alix des Baux en 1426, les Baux furent définitivement rattachés au comté de Provence.

La Renaissance fut une période de calme pour la cité : la paix demeure, le village s'agrandit et se transforme. De nouveaux bâtiments sont construits sous l'impulsion du roi René et de Jeanne de Laval, son épouse.

Le XVI^{e} siècle est marqué par les guerres de religion opposant catholiques et protestants. Les Baux n'échappèrent pas à ces troubles et en 1561 le château fut pillé par les protestants, les reliques de la chapelle Sainte-Catherine furent jetées dans la citerne du château. Le mobilier fut brûlé près du passage du trou aux lièvres. Il fallut un siège de plusieurs mois pour déloger les réformés et ramener le calme dans la cité baussenque.

Le démantèlement du château

Le XVII^{e} siècle sera marqué par le démantèlement du château sur ordre de Louis XIII. Le dernier baron des Baux, Antoine de Villeneuve, avait les faveurs de Gaston d'Orléans, le frère ennemi de Louis XIII. Ceci troublait le roi et ce dernier convoqua Antoine de Villeneuve à la Cour. Profitant de l'absence de Villeneuve, le roi remit au sieur d'Estoublon, Viguier d'Arles, la capitainerie des Baux. Il tenta de s'emparer de la ville mais fut chassé de justesse par les paysans appelés en renfort. Sur ordre du roi, la ville fut assiégée et la population dut se rendre à l'autorité royale. En 1631, le roi en profita pour vendre la cité aux habitants des Baux au prix de 100 000 livres. Il ordonna aussi aux habitants de payer le démantèlement du château et de ses fortifications qui eut lieu en 1633 ; ainsi que de subvenir aux frais d'entretien de la troupe présente : en un mois à peine, le château était démantelé, les fortifications étaient détruites à la poudre par un maçon de Tarascon, Paul Reboul. Les habitants exsangues demandèrent l'aide du roi qui, dans sa grande bonté, leur racheta le domaine des Baux pour la somme de… 100 000 livres onze ans après le rachat par les habitants.

Page 22, en haut :
Un seigneur des Baux du XIII^{e} siècle, en tenue aux couleurs de son blason.
Page 22, en bas :
La puissante tour Sarrasine.
Page 23, en haut :
Le fameux "trou aux lièvres". Accès dérobé et piège fatal pour les assaillants.
Ci-contre :
À la fin du XIV^{e} siècle, le sanguinaire vicomte de Turenne, retranché aux Baux, écumait la région et jetait ses ennemis du haut des remparts.

Veillée d'armes dans la chapelle castrale, dite Sainte-Catherine, à l'occasion d'une expédition punitive à la fin du XVI^{e} siècle.

Le trou aux Lièvres était tantôt une issue dérobée creusée dans la falaise côté est, tantôt le piège idéal pour tendre une embuscade aux assaillants qui tentaient de pénétrer dans le château par cette voie.

Scène de siège au Moyen Âge. Les trébuchets, les plus puissantes machines de guerre, entrent en action.

AMOUR COURTOIS ET USAGES

Au cœur du XII^e siècle, les pays occitans inventent la poésie lyrique. Les troubadours sont poètes, musiciens et compositeurs. Ils émulent un art de l'amour courtois, qui sera relayé dans les provinces du nord par les ménestrels.

À partir des années 1160 et pendant deux siècles, les troubadours, poètes et musiciens vont parcourir le sud du pays, allant de château en château pour chanter la bravoure des seigneurs et l'art d'aimer. Et c'est ainsi que se développe, au fil des ans, une véritable littérature médiévale et laïque, tour à tour héroïque et galante, utilisant le parler vulgaire du pays d'oc. Ce sont de simples et tendres "chansons", des "tensons" pour les duos d'amour, des "sirventes" aux traits vibrants et acérés, des "ballades" ou des "romans" pour les récits plus longs… Des "cours d'amour" commencent à se tenir rapidement, sortes de tournois poétiques présidés par des nobles dames, qui distribuent des prix aux meilleurs poètes et règlent parfois des litiges entre eux. On y écoute des poèmes, on y délibère, on y désigne le meilleur troubadour ; l'une des nobles dames pose sur la tête du vainqueur une couronne de plumes de paon, et le récompense d'un baiser. Ces réunions, brillantes intellectuellement, eurent une grande influence sur le développement des règles de courtoisie, de politesse et de savoir-vivre qui caractérisent la culture française.

Hugues de Baux (1181-1240) aimait la compagnie des troubadours, tout comme son frère Guillaume à Orange (qui fut lui-même poète) ou comme son beau-père Barral à Marseille. Après la destruction du château de famille à Trinquetaille près d'Arles, Hugues était venu s'installer aux Baux où il avait profondément transformé l'ancien castrum. C'était là qu'il tenait une cour brillante et qu'il accueillit, à tour de rôle, Raymond de Vaqueiras, Peyre Vidal, Perdigon, Peyre Cardenal, troubadours célèbres qui lui dédièrent certains de leurs poèmes. Le château des Baux avait aussi sa cour d'amour : ne raconte-t-on pas que l'une des premières cours d'amour avait été présidée par Stéphanette de Baux, du temps qu'elle séjournait à la cour de Barcelone !

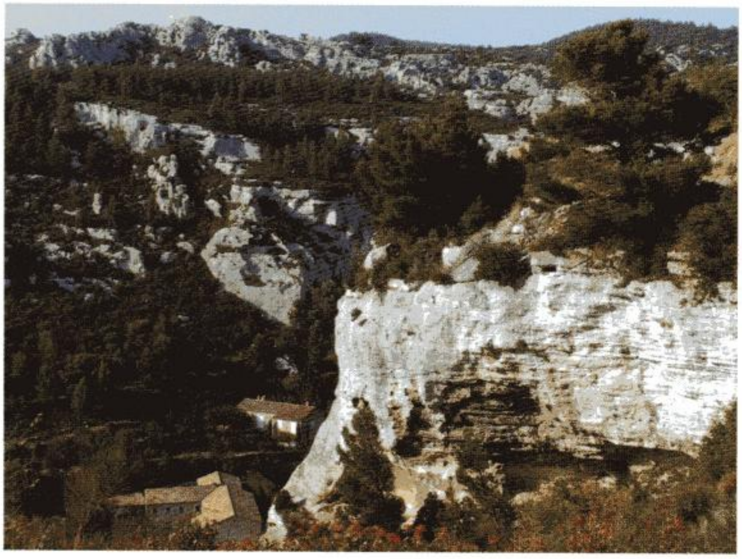
Les troubadours chantèrent le courage et la vaillance du seigneur des Baux, son plaisir de combattre à la guerre comme en tournois, ainsi que sa générosité : c'est ce que firent Raimbaud de Vaqueiras et Peyre Vidal, au service de Guillaume de Baux "l'bon" prince d'Orange, ou Paulet pleurant la mort de Barral de Baux, car "damoiseaux et jongleurs ne viendront plus en Provence où il les accueillait si bien". Au service d'un seigneur, les troubadours en épousaient aussi les querelles, les inimitiés personnelles et les choix politiques. La fortune des grandes maisons faisait bien des jaloux et celle des Baux n'échappait pas à la critique des familles rivales et de leurs poètes. Le troubadour Fabre n'hésite pas à qualifier le seigneur des Baux "d'homme sans foi, enflé de biens mal acquis" ; Palazis de Tarascon se déclare "outré de la lâcheté de Guillaume de Baux" ; Guy de Cavaillon ne "dissimule pas sa joie du mal qui

arrive à ceux des Baux". Et le comte de Provence n'est pas mieux traité, quand Granet écrit, en parlant de Charles d'Anjou : "Vous êtes bien parlant et avenant, pourvu qu'on ne vous demande rien", et que Guillaume Montagnegout ajoute : "Depuis que la Provence lui appartient, elle a perdu son nom".

Mais les troubadours n'ont pas limité leur répertoire au récit des nobles exploits de leurs généreux protecteurs. L'amour courtois occupe une large part dans leur production. Et c'est grâce à ces chansons d'amour que nous sont parvenus les noms des gentes damoiselles de la maison des Baux, et que l'on parle encore aujourd'hui de Baussette, de Phanette, d'Huguette, de Clairette, d'Azalaïs ou de Cécile de Baux surnommée Passe-Rose à cause de sa beauté. Pierre d'Auvergne célébra la grâce et le charme de Clairette à la cour des Baux ; Pierre Roger chanta Huguette de Baux, dite Baussette, demoiselle d'honneur de la vicomtesse de Narbonne ; Bertrand d'Alamanon s'adressa à Phanette ; Roger de Nice prit Annette de Baux pour dame de ses pensées. Et chacun se souvient du tendre baiser volé par Peyre Vidal à la belle Azalaïs, pendant qu'elle dormait, ou des tristes lamentations de Blacasset sur l'entrée au couvent de Saint-Pons de la belle Huguette et de l'aimable Stéphanette de Baux, aux yeux si beaux, aux dents si blanches.

Il est aussi des histoires bien tristes, comme celle de Barbe de Baux, ou bien cruelles comme celle de Guillem de Capestan, chantre de Bérangère de Baux, qui s'attacha ensuite à Marguerite de Seillans. Ce pauvre troubadour fut lâchement assassiné par le mari jaloux, qui lui arracha le cœur, le fit cuisiner puis manger par son épouse comme « plat de sauvagine ». La belle Marguerite, apprenant la vérité, se précipita par la fenêtre du donjon…

Tous les poèmes des troubadours provençaux furent rassemblés en 1408 et offerts à Alix de Baux, dernière comtesse d'Avellino, qui, nous dit Nostradamus, "accueillit gracieusement cette collection, car c'était une princesse de grande vertu et beauté, que tous les poètes de son temps honoraient, et à laquelle ils aimaient dédier leurs poèmes".



Histoire de la princesse Barbe (légende du XIII[e] siècle)

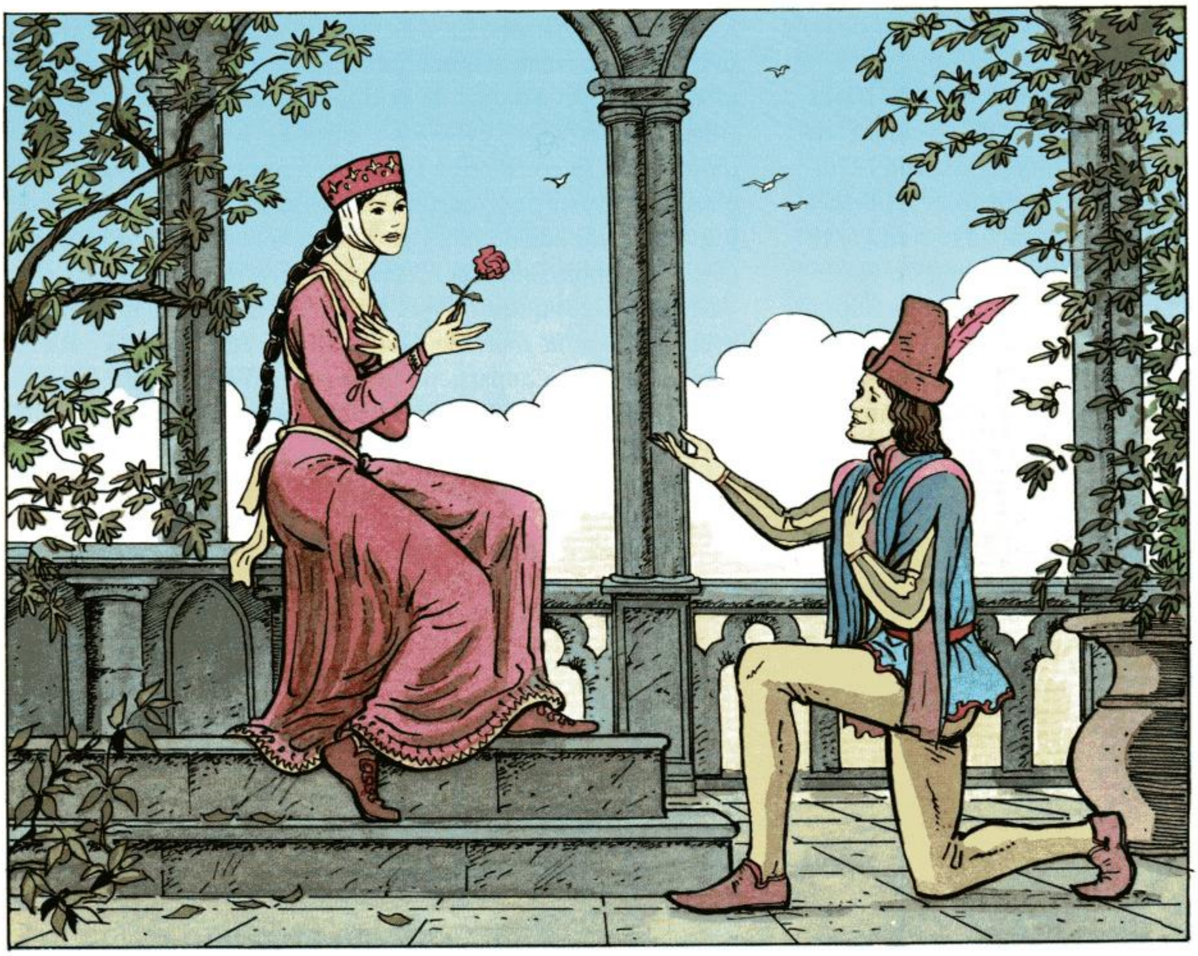
La princesse Barbe, perle de la maison de Baux, venait d'avoir vingt ans. Les plus nobles seigneurs avaient demandé sa main, mais c'est à son cousin Guilhem d'Estoc que ses parents l'accordèrent, à condition toutefois qu'il attendrait trois ans. Et Guilhem trompait les longueurs de l'attente en chantant les vertus et les charmes de sa fiancée. À la fin de la troisième année, Guilhem s'en vint au château des Baux. Une fois le pont-levis franchi, il s'étonne de ne pas être accueilli comme le fils du château. Il ne voit que la mère de Barbe, pâle et triste, cherchant à retenir ses sanglots. On le conduit dans la chambre de sa fiancée. Atteinte d'une fièvre maligne, Barbe se débat sur son lit en murmurant les noms bénis de Notre-Dame, de M. Saint-André, de M. Saint-Blaise, unis au nom de son fiancé Guilhem.

Tout à coup, elle se tait, ne bouge plus. Une pâleur livide s'étend sur son visage. La jeune fille est morte. Des cris désolés emplissent la chambre. Guilhem ne dit rien ; il se lève et porte à ses lèvres la main de sa fiancée en regardant longuement le cadavre. On entendit alors un grand rugissement, puis Guilhem s'affaissa. La douleur l'avait tué.

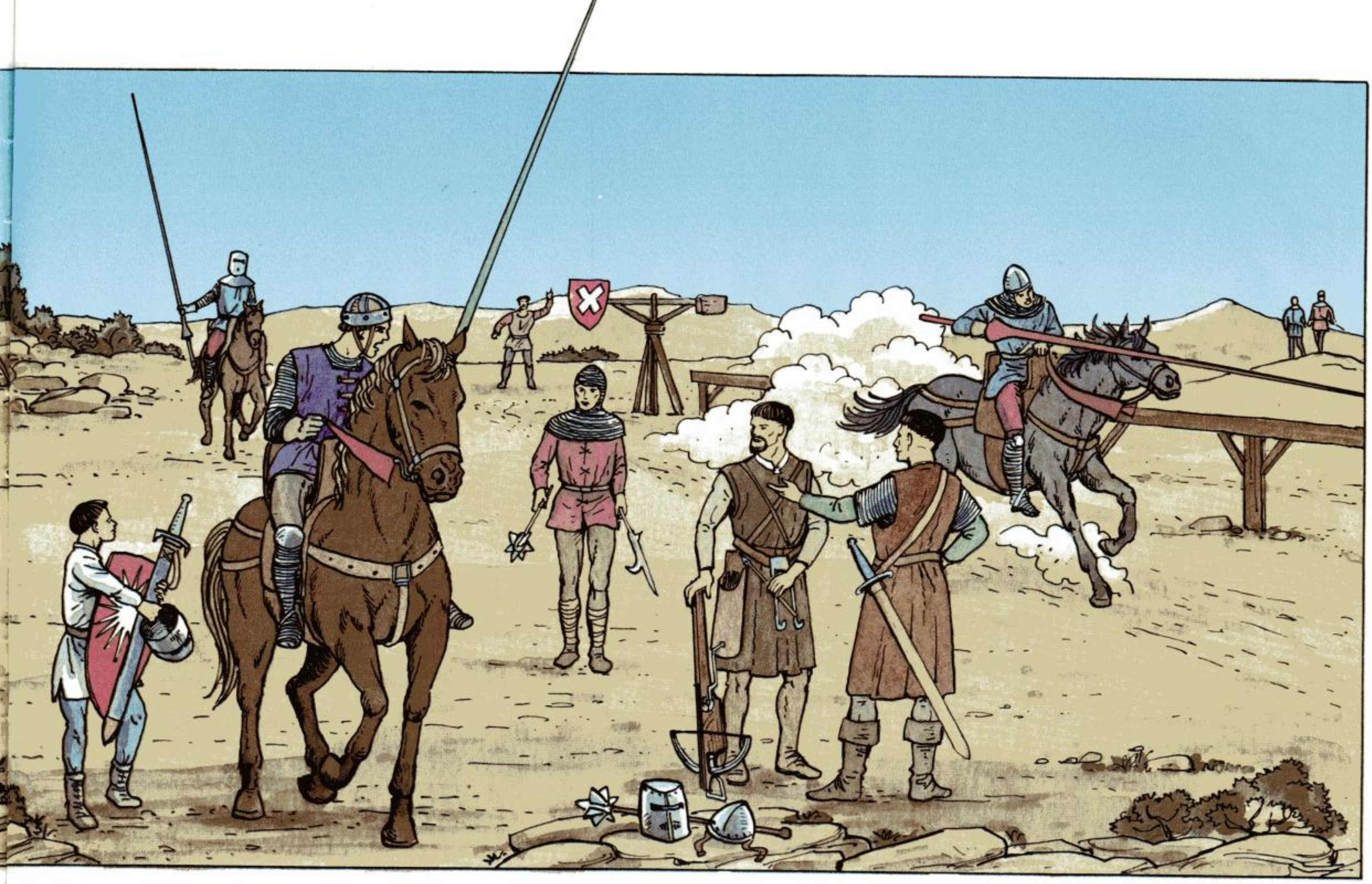
Sur le soir, les jeunes filles du village portèrent le corps de la princesse Barbe à la chapelle de Madame Sainte-Marie ; celui de Guilhem était porté par six pages du château. Après l'office des trépassés, on descendit, à la lueur des torches, les marches du caveau seigneurial. Alors que le cercueil de Barbe allait être déposé à côté de celui de Guilhem, quelques jeunes filles voulurent la revoir une dernière fois. Et voici qu'au moment où le couvercle allait se refermer, le cadavre semble remuer et ouvre les yeux. Barbe vit encore et des larmes de joie se mêlent aux derniers sanglots. On la tire de son cercueil, et on la rapporte sur son lit, encore couvert de roses et de lis.

Ses premières questions sont pour son fiancé. On lui apprend avec douceur la mort de Guilhem. À cette nouvelle, Barbe déclare qu'elle n'appartiendrait jamais à d'autres qu'à Dieu, et elle rentre chez les religieuses de Notre-Dame de Nazareth. Du cloître, elle ne sortit que morte. On porta son corps dans la crypte du château des Baux et, comme elle l'avait souhaité, on la déposa à la même place qu'elle avait occupée une fois déjà, à côté du cercueil de son fiancé Guilhem.

Page 28, en haut :
Derrière les murs austères de la forteresse s'épanouissait la poésie de l'amour courtois.
Page 28, en bas :
Quelques instruments de musique à cordes en usage au Moyen Âge.
En haut, à gauche :
Représentation d'un spectacle de troubadours sur le site des Baux.
Ci-contre :
Le décor rude et ensoleillé des pays occitans où s'est épanoui l'amour courtois.

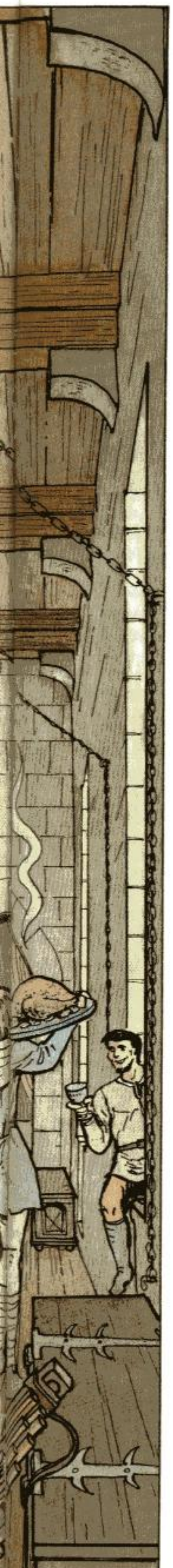


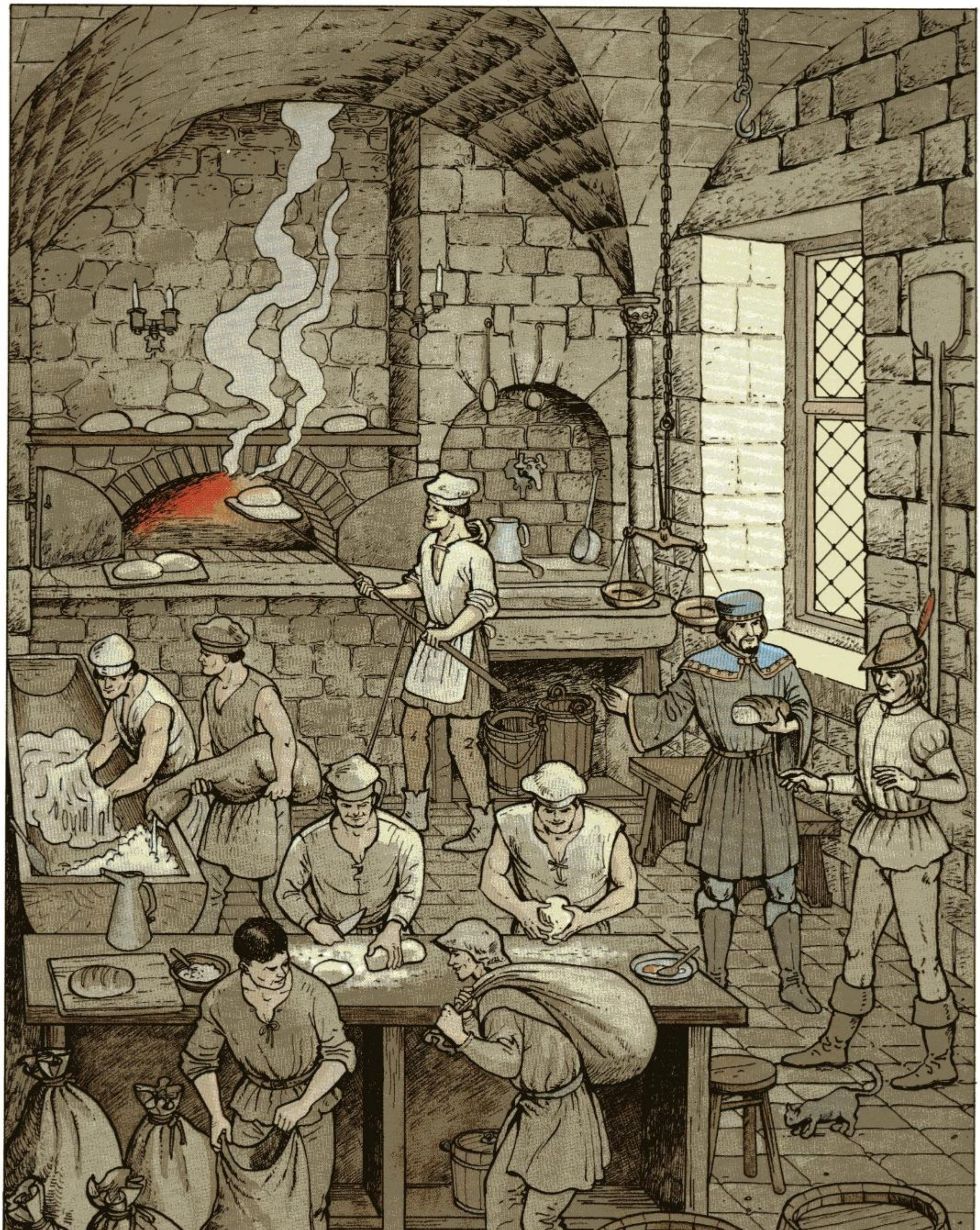
En haut : sur le plateau des Baux, chevaliers et hommes d'armes à l'entraînement.
En bas à gauche : représentation de l'amour courtois.



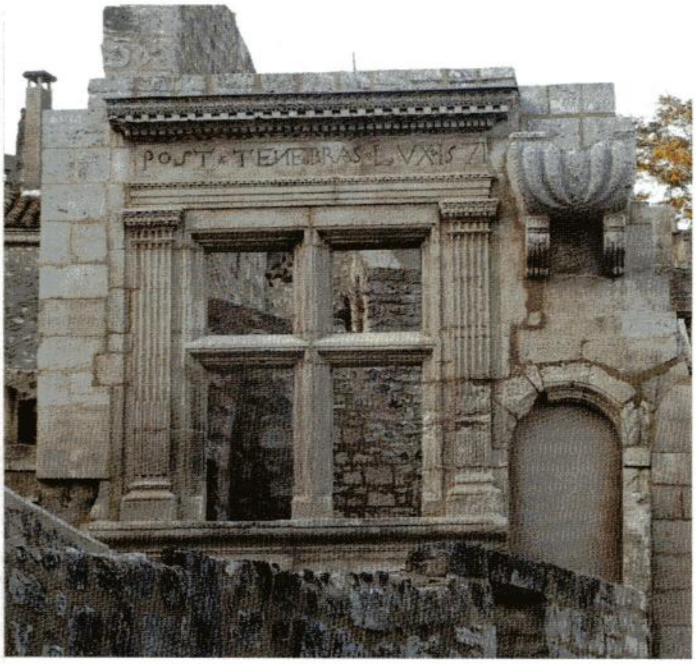
En bas à droite : dans le donjon, les troubadours divertissent le châtelain et ses hôtes.

Au Moyen Âge, le deuxième étage du donjon réunit une joyeuse assemblée invitée par le seigneur des Baux.





La maison du four était en fait la boulangerie du château.



LA RENAISSANCE AUX BAUX

La Renaissance. Une époque qui évoque le renouveau artistique et culturel. Venue d'Italie, la Renaissance s'installe en France. Aux Baux, elle voit surtout l'expansion du village, tel que nous le connaissons aujourd'hui.

À la mort du comte de Provence Charles du Maine en 1481, la Provence passa par héritage au royaume de France. Les opposants au roi Louis XI se révoltèrent alors et vinrent se réfugier aux Baux. Le sire de Baudricourt fut chargé de mater la rébellion. Il prit la ville, après l'avoir assiégée, et décida de démanteler les fortifications, non seulement celles des Baux, mais aussi celles des places secondaires de Montpaon, de Castillon et de Mouries.

Dès 1488, la ville des Baux commença à rebâtir ses défenses, mais lorsque le frère Bernardin, nouveau gouverneur de la place nommé par le roi Louis XII, arriva aux Baux en juillet 1513, le château était dans un piteux état.

De grands travaux furent alors entrepris, qui dureront six ans, de 1514 à 1520. Le chantier fut confié par Bernardin de Baux à André Gachon, maître-maçon d'Avignon, qui s'associa pour l'occasion avec Nicolas Michel, de Nîmes. Il s'agissait de rénover et d'agrandir l'ancien château, à l'exclusion toutefois du vieux donjon, abandonné depuis bien longtemps et qui restait en l'état.

La rénovation concernait d'abord le logis situé près de la chapelle, contre le rocher. On lui ajouta une grande salle de quatorze mètres de long au premier étage et, au-dessus, une chambre avec garde-robe et cabinet. Cet ensemble était desservi par un escalier à vis. Au-dessus du fossé et sur la première basse-cour, on bâtit aussi une aile nouvelle comportant une salle basse, une salle haute ainsi qu'une chambre avec garde-robe et cabinet. On répara la cuisine et les citernes. La muraille du fossé fut relevée, et c'est peut-être à cette époque que l'on édifia le grand pigeonnier rectangulaire qui existe encore au nord du château. On reconstruisit enfin les voûtes de la chapelle Sainte-Catherine, dans le style du moment, deux travées à croisées d'ogives, à liernes et tiercerons. L'ensemble des bâtiments et des murailles fut surmonté de mâchicoulis ou de créneaux et équipé de chêneaux taillés dans la pierre pour récupérer l'eau.

Bernardin de Baux, qu'on appelait le "Grand Corsaire", mourut en 1527, laissant un château rénové, dans lequel il avait entreposé des dizaines de ballots remplis de marchandises prises au combat. Le connétable Anne de Montmorency fut désigné par François I^er^ pour lui succéder. Dans la lutte contre Charles Quint, et suite à l'invasion de la Provence par les troupes de l'Empire, on décida d'augmenter le pouvoir défensif des places fortes. C'est probablement de cette époque que date la construction de fortifications nouvelles sur la crête, au sud du donjon. Cette "galerie neuve" venait s'appuyer sur l'ancienne tour Sarrasine, qui semble donc encore utilisée au XVI^e^ siècle. Toujours est-il que le château devait paraître suffisamment sûr, en 1536, pour que le connétable de Montmorency ait décidé d'y mettre à l'abri les archives de Provence, avant que la ville d'Aix ne soit incendiée par l'empereur Charles Quint. Et c'est encore pour améliorer la sécurité, et mettre la place à l'abri d'un coup de main des ennemis du roi, que l'on décida, en 1545, de faire de nouvelles réparations aux deux forts, aux remparts et à la porte antique de la ville. Parallèlement à ces épisodes belliqueux, le style renaissance pénétrait les Alpilles, après une première poussée de l'art italien sous le roi René. Sous Montmorency, la place fut gérée notamment par Claude de Manville, capitaine des galères et vaisseaux du roi, qui avait épousé Philippine de Brion, fille de la noblesse du cru. Ce riche et puissant couple baussenque obtint du roi François I^er^ la juridiction sur le mas et les moulins du terroir. La gestion de Manville connut un net soutien des habitants, outre les témoignages architecturaux que cette famille a laissés aux Baux. Son neveu Jehan par contre fut moins heureux car il eut à souffrir de la percée des réformistes religieux. Son frère Claude de Manville donna même asile aux protestants. C'est ainsi qu'une des bâtisses qu'il fit construire porte encore la devise de la réforme : "Post Tenebras Lux".

Au milieu du XVI^e^ siècle, le baron des Baux possédait donc, comme cela est rapporté dans une enquête officielle, "au plus haut de la ville une belle maison et château, tourné de beaux

grands fossés, deux citernes, et plus, le vieux château qui est en partie ruiné, auprès duquel vieux château y a une galerie neuve sur la roche avec une tour appelée la garde du château".

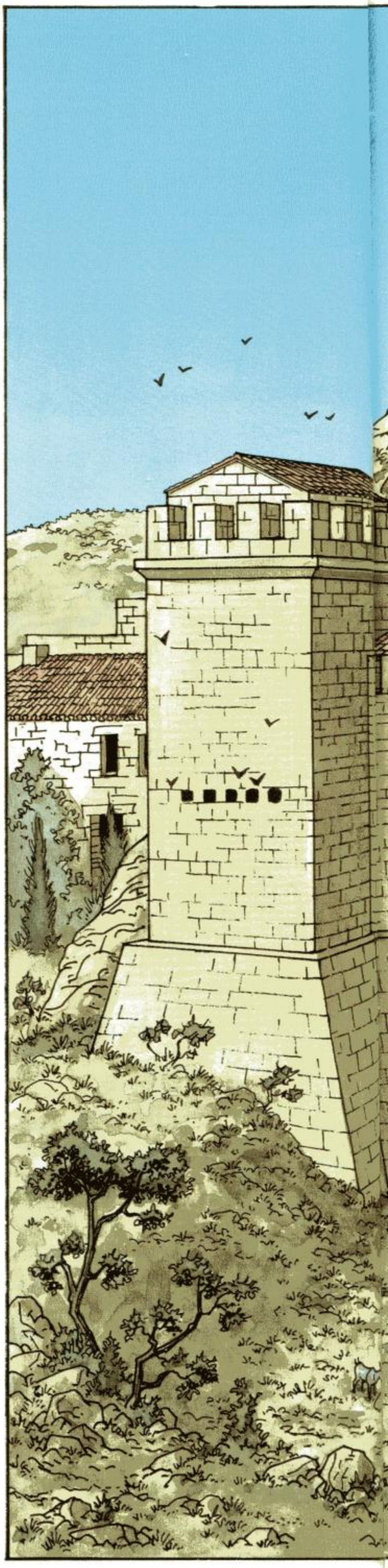
Les barons successifs effectuèrent des réparations d'entretien, mais le château ne semble pas avoir subi de modifications architecturales importantes dans les années qui suivirent, et jusqu'à sa destruction en1632. Pendant les guerres de religion, il fut pillé quand la ville fut prise par les protestants en 1562, et son mobilier fut brûlé. Les fenêtres et les vitres rompues et brisées furent refaites en 1565 par Antoine Droin, peintre et verrier de la ville d'Arles, à qui l'on demanda de reproduire couleurs, figures et armoiries telles qu'elles étaient précédemment. Le château devint ensuite la résidence paisible des barons des Baux. Honoré des Martins, conseiller du roi et sénéchal de Nîmes, fut baron des Baux entre 1567 et 1581. S'étant illustré dans les guerres de Flandres contre Charles Quint, il fut toutefois reconnu comme bienveillant envers les gens, il ne combattit pas l'hérésie (le protestantisme). Sa femme, Jeanne de Quiqueran (voir chapitre 7), adhéra d'ailleurs à la religion réformée. Son successeur fut Jacques de Boche. Il vécut aux Baux pendant quarante ans, jusqu'en 1621. Ce neveu de Jeanne de Quiqueran lutta quant à lui contre l'hérésie, et son caractère autoritaire lui valut la contestation de ses administrés. Lors d'une visite du chevalier de Guise, celui-ci fut mortellement blessé lors d'une démonstration de tir au canon. Antoine de Villeneuve vint ensuite. Celui-ci, nommé par Gaston d'Orléans, frère et ennemi du roi, eut des relations tendues avec la couronne, mais demeura en bons termes avec ses ouailles. Cette opposition aboutit à la décision, par Louis XIII conseillé par le cardinal de Richelieu, de procéder au démantèlement de la forteresse, en 1632.

Ces trois derniers barons abandonnèrent progressivement l'usage de la seconde basse-cour du château féodal, et l'on y construisit un certain nombre de bâtiments, car le village était alors en pleine expansion, et commençait même à se sentir à l'étroit sur la plate-forme rocheuse, coincé entre le château et la falaise.

Page 34, en haut :
"La lumière après les ténèbres". Une façade de riche demeure construite à la Renaissance.
Page 34, au milieu :
La voûte gothique de la chapelle subsiste dans sa partie rupestre.
Page 35, en haut à gauche:
Une des belles façades renaissance qui bordent la grand-rue.
Page 35, en haut à droite :
Le fossé sec, au pied de la muraille du château renaissance.
Page 35, au milieu :
L'incomparable Hôtel de Brion.
Ci-contre :
La cour intérieure de l'Hôtel de Manville.

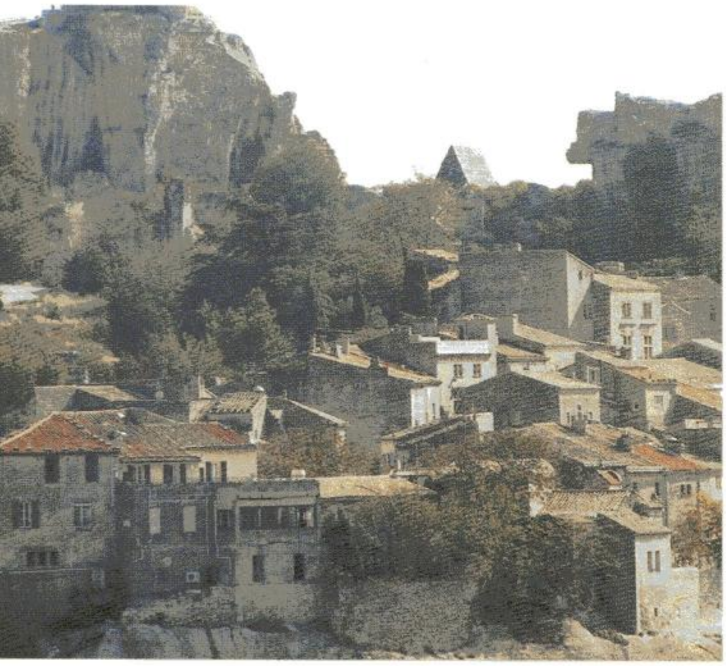
Au XVI^e siècle, une procession sort de la chapelle Saint-Blaise, sur le plateau rocheux.
À l'arrière-plan, la tour Sarrasine.

Les Baux au XVIe siècle. Le donjon, ruiné depuis 1483, domine toujours le nouveau château renaissance.



Vue de l'intérieur du pigeonnier (ou colombier).

Vue de l'entrée du château côté village, à la renaissance.
Sur la gauche, on distingue le pigeonnier, et au pied du château le fossé sec.

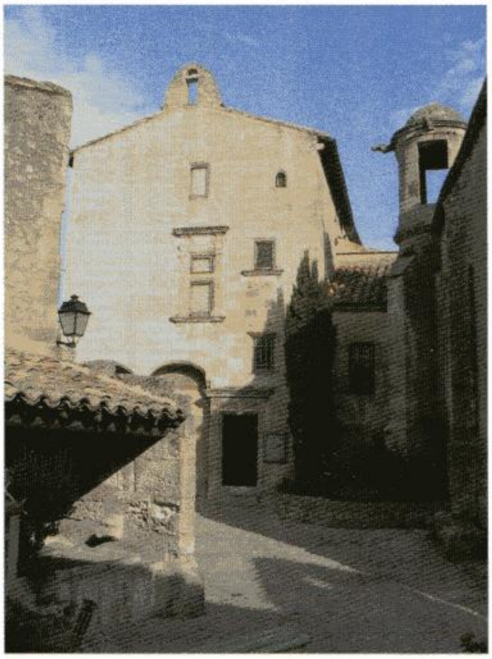


LE VILLAGE

D'abord résidant dans la vallée, les habitants des Baux se recentrent sur le rocher, au pied du château reconstruit, dans un village abrupt mais coquet, lui-même ceint d'une muraille.

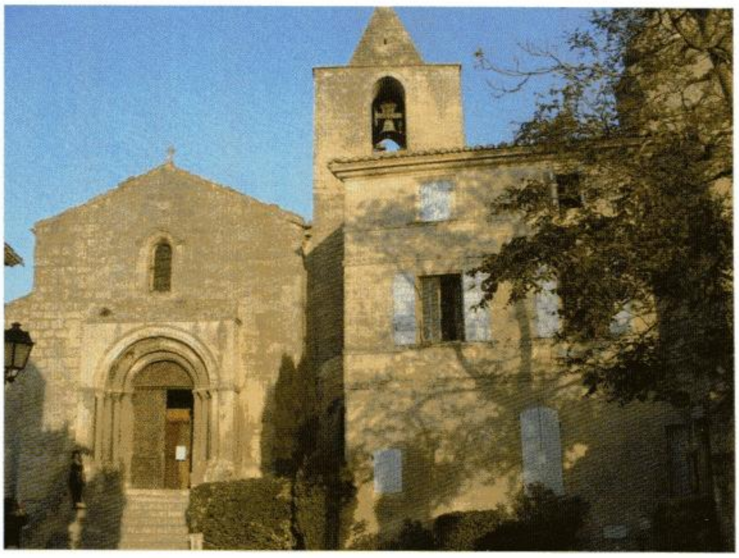
Le village des Baux comptait 150 maisons en 1536 ; on en recensait 296 en 1598. Il est vrai qu'au début du XVI^e^ siècle, le climat des Baux était particulièrement prisé : contre la peste qui sévissait de façon endémique dans les villes du voisinage (Arles ou Salon), contre le paludisme car le rocher des Baux dominait les marais, et l'air y était plus sain. Ruinée à la fin du XIV^e^ siècle, la ville se reconstruisit rapidement : en 1499, le clavaire Nicolas Guibert fit bâtir "la Maison du Roy", contre le rempart nord ; Jean de Brion aménagea un bel hôtel particulier dans la grand-rue ; à l'autre bout du village, la famille de la Tour ajouta un étage au grand bâtiment qu'elle possède rue du Trinquat. On construisit la chapelle "dite de Manville", tout près de l'église Saint-Vincent, sur le modèle de la chapelle castrale.

Mais le développement des Baux s'explique essentiellement par des raisons politiques, militaires et religieuses. Pendant tout le règne du roi François I^er^, les guerres d'Italie mirent la Provence au premier plan. Place forte considérée comme imprenable, la ville des Baux servit de refuge à tous ceux qui craignaient l'invasion des armées de l'empereur Charles Quint. Le connétable de Montmorency en fut nommé gouverneur, allant même jusqu'à inviter le roi François I^er^ à venir aux Baux en 1538. Le village s'agrandit ; Montmorency lui-même fit construire une maison non loin du rempart ; Pierre de Tarascon édifia, vers 1545, une grande habitation avec dépendances au pied du château. L'église, trop petite depuis longtemps, fut agrandie et l'on bâtit, à gauche de la nef centrale, de nouvelles chapelles dédiées à saint Sébastien et à saint Marc, patron des tondeurs. Mais il fallut attendre 1549 pour que le chapitre décide la construction, dans l'église, d'une première puis d'une seconde tribune. C'est aussi à cette époque que fut bâti le premier hôpital, dans le vallon de la Fontaine, derrière l'ancienne église Saint-André. L'initiative en revint à Claude de Manville, capitaine des Baux, qui s'associa, en 1542, avec les sieurs Manson et Peyre pour entreprendre les travaux de construction d'un petit bâtiment destiné à loger "les pauvres de Dieu".

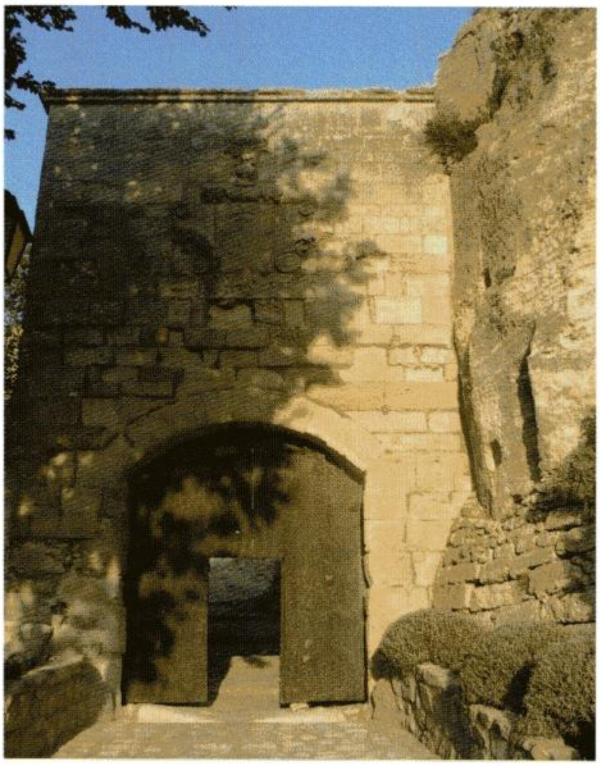


À partir de 1560, les guerres de religion ravagèrent la région. Les protestants s'emparèrent de la ville en 1562. Même s'ils furent rapidement délogés par les forces catholiques, les réformés restèrent très présents aux Baux. Et peu à peu, la ville des Baux devint le centre de la vie protestante de la région, et le resta jusqu'à la fin du siècle. Jeanne de Quiqueran, l'épouse d'Honoré des Martins, nommé baron des Baux à la mort de Montmorency, affichait ouvertement son appartenance à la religion nouvelle, tout comme Yolande de Paul, épouse de Claude de Manville. Les Quiqueran comme les Manville étaient riches. Ils furent rejoints aux Baux, dans les années 1570, par des parents ou amis qui partageaient les mêmes

valeurs ; la ville se transforma alors profondément et s'enrichit de superbes constructions nouvelles, constructions à l'architecture sobre, voire austère, mais élégantes et originales, en particulier dans le décor des cheminées ou des fenêtres. Jeanne de Quiqueran fit aménager le "jardin du Comte", dans le vallon, près de la fontaine, et y fit bâtir un ravissant pavillon. Claude de Manville édifia un magnifique hôtel particulier au cœur du village, en face d'une autre maison dont la belle fenêtre Renaissance porte fièrement la devise protestante "Post tenebras lux". Un peu plus tard, dans les années 1580, Jeanne de Quiqueran vint s'installer dans la maison "Lhère", au plan du château, tandis que sa sœur, Marguerite de Quiqueran, occupait l'hôtel dit "des Porcelets". Et l'on retrouve dans ces deux maisons le même type de fenêtres aux pilastres finement décorés de motifs géométriques. Ce furent probablement les sœurs Quiqueran qui firent aussi bâtir un nouvel hôpital, au plan du château, sur deux niveaux pour pouvoir accueillir plus de malades ; et l'on dit que la galerie à colonnes du premier étage était une merveille.



L'exemple des Manville ou des Quiqueran fut suivi par nombre d'autres familles (celles des notaires – les Quenin, les Peyre, les Manferel en particulier), qui n'hésitèrent pas à rebâtir, à agrandir ou à aménager leurs demeures. Le village des Baux nous permet donc d'admirer un ensemble homogène d'architecture urbaine construit entre la fin du XVe siècle et le début du XVIIe siècle.

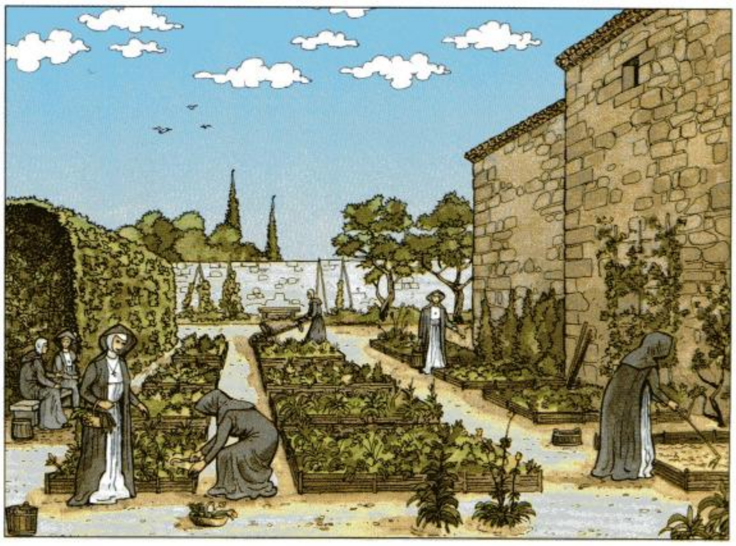


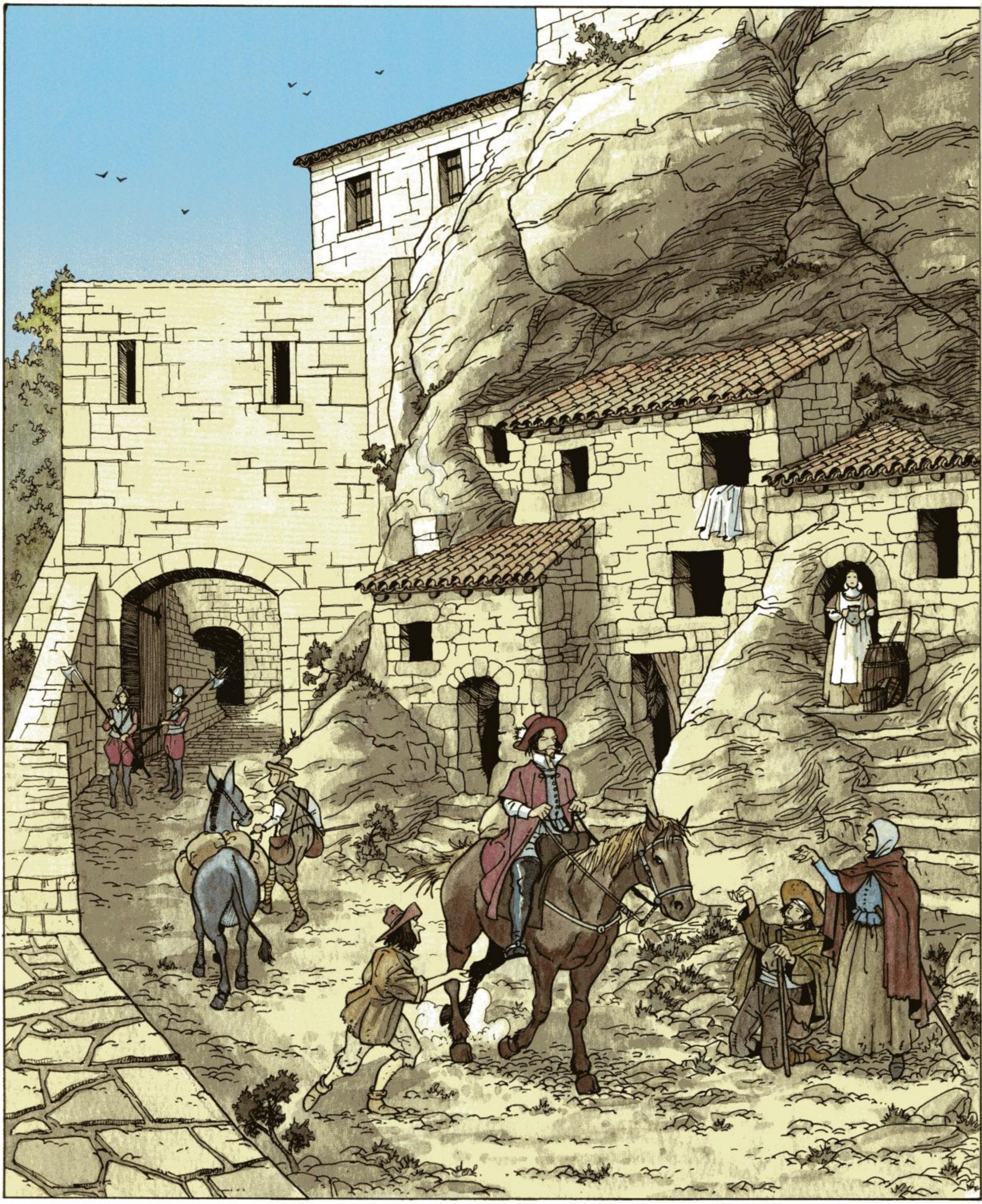
La visite de Francois Ier aux Baux

Voici comment le notaire André Salomé raconte la visite du Roi, qui séjournait avec toute sa cour à Avignon, et qui fut invité au château des Baux par le connétable Anne de Montmorency :

"En l'an de grâce 1538 et le vendredi 17 de mai, le très chrétien roi de France François, premier de ce nom, entra dedans les Baux, ainsi que Monseigneur le Dauphin (le futur Henri II) et Monseigneur d'Angoulème (Charles, troisième fils du roi), le roi de Navarre (Henri d'Albret), Monseigneur le Connétable (Anne de Montmorency), Monseigneur l'Amiral de France (Philippe de Chabot), le comte de Saint Pol (François de Bourbon), Monseigneur de Vendôme (Louis, vidame de Chartres, capitaine des gentilshommes de la maison du Roy), Monseigneur le cardinal de Lorraine, Monseigneur de la Palice, Monseigneur de Boisy (Claude Gouffier) et plusieurs autres seigneurs de France, Monseigneur de Rotellin, la reine de France (Éléonore d'Autriche), la femme de Monseigneur le Dauphin (Catherine de Médicis), la fille du roi de France, la reine de Navarre (Marguerite de Valois, sœur du Roy), Madame le connétable (Madeleine de Savoie, cousine du Roy), Madame la marquise de Rotellin et plusieurs autres seigneurs et dames de France dont les noms sont inconnus."

Page 40, en haut :
Les toits de tuiles provençales se serrent au pied du château.
Page 40, au milieu :
L'Hôtel des Porcelets et le lanterneau de la chapelle funéraire des Manville qui jouxte l'église.
Page 40, en bas :
Vus du château, les toits provençaux se découpent sur la vallée en contrebas.
Page 41, en haut :
L'église Saint-Vincent date du Xe siècle. Le clocher est du XVIIe.
Page 41, au milieu :
La porte Eyguière, vue de l'extérieur.
Ci-contre :
Une reconstitution du jardin médicinal qui jouxtait l'hôpital Quiqueran.





À la Renaissance, la porte Eyguière était l'entrée unique du village.
Vue de l'extérieur, avec les maisons creusées dans la roche.

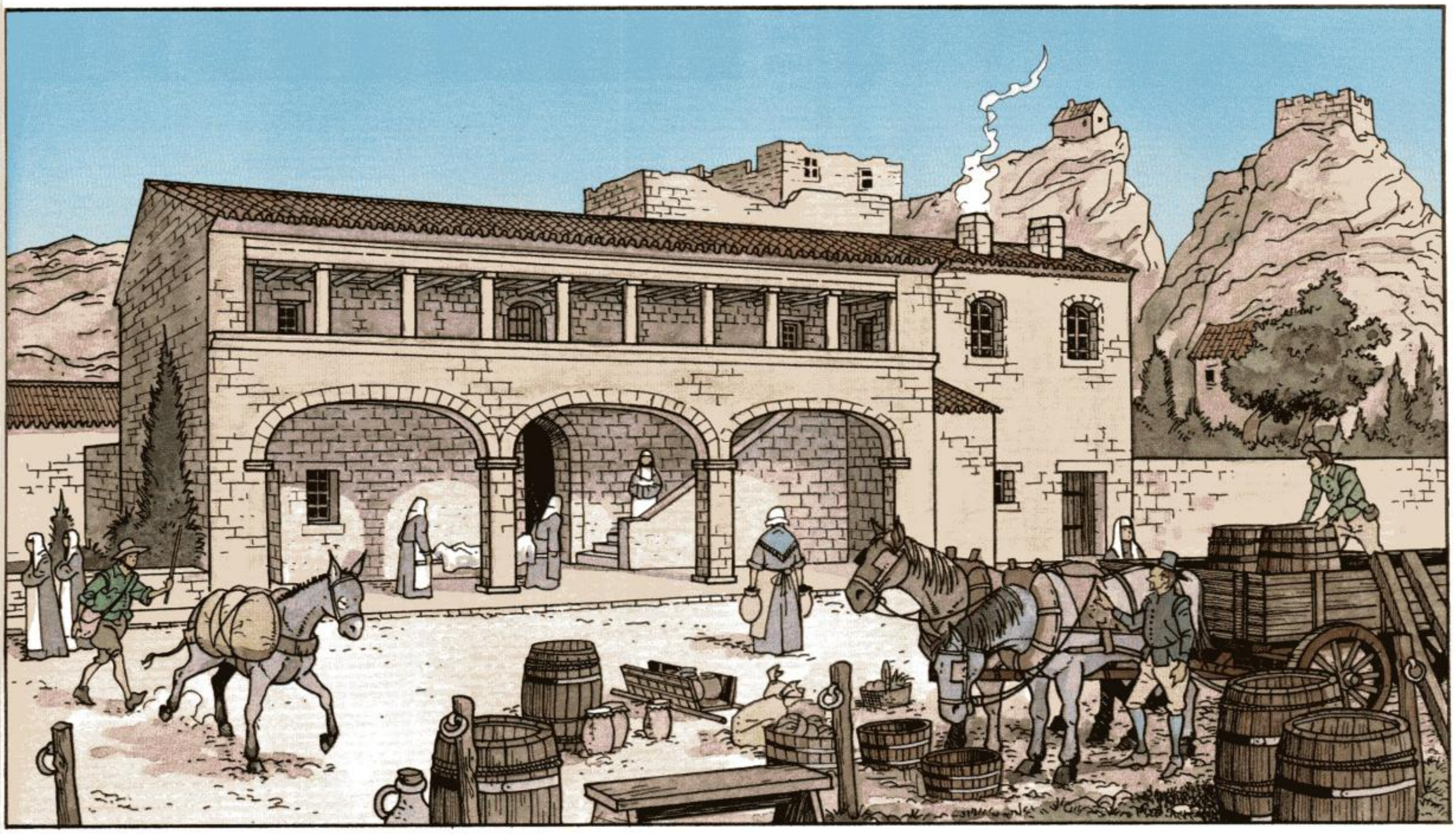
La même porte Eyguière, vue de l'intérieur, lors de la visite du Roi de France François Ier.

Trois vues des rues du village au XVI^e siècle. On distingue notamment le château Renaissance à l'arrière-plan.

À droite, la tour hexagonale de l'hôtel de Jean de Brion.

nt le château Renaissance à l'arrière-plan.

À gauche : vue générale, côté sud, du plateau des Baux à la Renaissance. Au premier plan, les moulins à vent et l'hôpital Quiqueran.



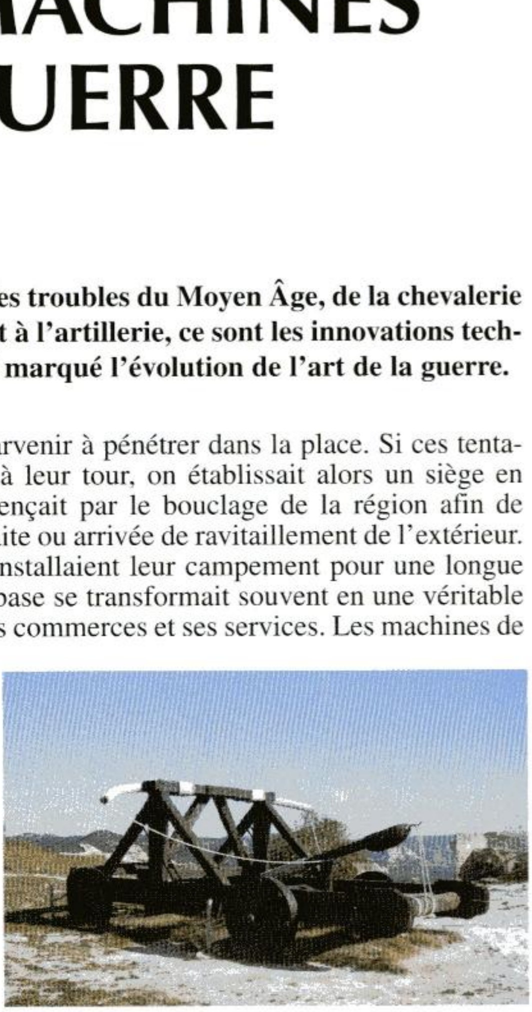
À droite : vues de la façade de l'hôpital Quiqueran et des moulins.

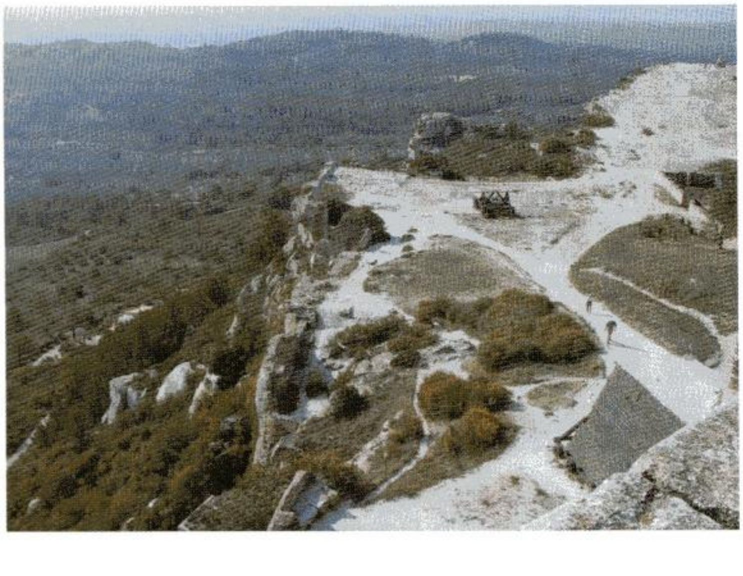
LES MACHINES DE GUERRE

Pendant les périodes troubles du Moyen Âge, de la chevalerie aux fortifications et à l'artillerie, ce sont les innovations technologiques qui ont marqué l'évolution de l'art de la guerre.

Pendant tout le Moyen Âge, les guerres mobiles se déroulaient souvent sous la forme d'une suite de brèves batailles livrées en rase campagne, opposant des armées dont l'élément déterminant était la cavalerie lourde, représentée par les chevaliers.

L'autre type de conflit était la guerre de siège ayant pour but de prendre ou de forcer à la reddition, les nombreux châteaux forts ou villes fortifiées, car la seconde partie du Moyen Âge a vu toute l'Europe se retrancher derrière des fortifications. Dès le XI[e] siècle, fermes et églises fortifiées, bastides, châteaux forts, forteresses et remparts couvrirent le paysage. La prise ou la défense de ces places fortes devinrent donc prépondérantes dans la stratégie, et l'art de la guerre s'adapta à ce concept. Si une poignée de combattants suffisait parfois à défendre une place bien protégée, il fallait par contre des troupes nombreuses et une logistique importante pour l'attaquer, et l'établissement d'un siège s'avérait souvent très long. Généralement, dès qu'une armée ennemie, (mais il pouvait aussi s'agir d'une troupe de brigands organisée) entrait dans un fief avec des intentions hostiles, la population avoisinante se réfugiait dans la place forte dont elle dépendait. Souvent, les assiégeants tentaient de négocier une reddition avec les défenseurs, afin d'éviter un long et coûteux siège. Si ces négociations échouaient, et qu'une attaque brutale s'avérait vouée à l'échec, il était courant d'utiliser la ruse, la trahison ou la fourberie pour parvenir à pénétrer dans la place. Si ces tentatives échouaient à leur tour, on établissait alors un siège en règle, qui commençait par le bouclage de la région afin de couper toute retraite ou arrivée de ravitaillement de l'extérieur. Les assiégeants installaient leur campement pour une longue période, et cette base se transformait souvent en une véritable bourgade avec ses commerces et ses services. Les machines de siège étaient alors amenées, ou construites sur place, par des artisans charpentiers sous la direction des "ensgeniors", ou ingénieurs (des "engins") spécialisés.Le siège commençait généralement par un bombardement qui avait pour but d'incendier les bâtiments, ou d'affaiblir les puissantes murailles et autres constructions de défense. Des approches étaient tentées, pour essayer de forcer une défense ainsi affaiblie, ou pour entamer des manœuvres de sape, par le creusement de tunnels quand ceci était possible.



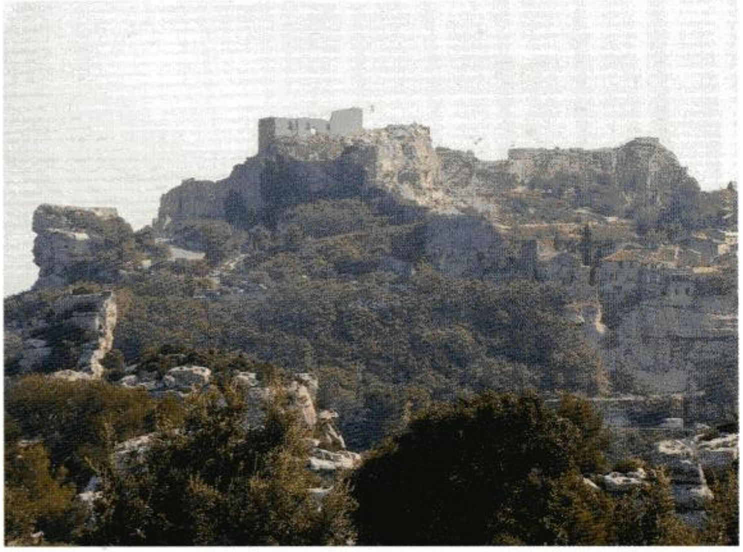


Les assauts massifs restaient l'exception, car ceux-ci étaient coûteux en vies humaines pour les assaillants et exigeaient des moyens considérables.

Par contre, il était de tradition que si la reddition n'était pas obtenue, la prise de la place se montrait sans merci. La garnison mais aussi les civils étaient massacrés, et les biens pillés. Les chevaliers capturés étaient rarement mis à mort. On préférait négocier leur vie contre une juteuse rançon à la hauteur de leur rang.

La mise à sac et le pillage étaient d'ailleurs une forme de paiement des troupes assiégeantes, composées souvent de mercenaires engagés pour la cause. Il en fut fait grand usage pendant la guerre de Cent Ans, et une fois désœuvrées, ces compagnies de mercenaires, appelées Routiers ou Grandes Compagnies, écumèrent la France pour leur propre compte.

Le bombardement se faisait grâce à des engins de jet de plus en plus perfectionnés et puissants, à tension ou torsion, puis à



Page précédente, en haut :
Sur le site, une reconstitution d'un trébuchet.
Page 48, au milieu :
Héritée de l'Antiquité, la catapulte fut supplantée au Moyen Âge par les engins à balancier.
Page 48, en bas :
Sur le plateau rocheux vu du haut de la tour Sarrasine, on peut voir les engins de siège reconstitués.
Ci-contre :
Vue depuis le val d'Enfer, la forteresse semble faire corps avec son rocher. Le seul endroit où l'on pouvait installer des machines de siège est le plateau où se situent actuellement les parkings.

balancier et contrepoids.

Depuis la chute de l'Empire romain et la longue période des invasions, l'Occident était entré dans une période de déclin et d'obscurantisme dont il ne sortit lentement que vers le Xe siècle. Sciences et techniques avaient régressé, tant sur le plan civil que militaire. Avec les croisades, l'Occident fut mis en contact avec le monde arabe et avec l'Empire byzantin qui avait préservé les connaissances des anciens.

C'est donc à la période charnière du XIe siècle que l'Occident connut un renouveau technique, simultanément à une période de croissance économique et démographique sans précédent.

Les armes basées sur l'effet de détente ou l'élasticité (arc ou torsion), héritées de l'Antiquité, furent vite supplantées par celles, inspirées par le monde islamique lors des premières croisades, basées sur la combinaison de la récupération de l'énergie potentielle et des forces du levier, par l'utilisation de contrepoids et de balanciers. Elles cohabitèrent sur les champs de bataille avec les bouches à feu, c'est-à-dire l'artillerie à poudre, pendant deux siècles.

L'artillerie de campagne, mobile, ne connut quant à elle une résurgence que plus tard, avec l'adaptation des bouches à feu sur des affûts à roues, c'est-à-dire les canons.

La pierrière

XIe au XVe siècle ; portée 60 m ; projectiles d'une dizaine de kilos ; cadence de tir rapide : 1 coup par 3 minutes ; 8 à 12 servants. Engins peu puissants à traction humaine, elles étaient les plus anciennes des machines à contrepoids. Inutiles contre des murailles, leur cadence de tir élevée les rendait par contre efficaces contre les fantassins ou les cavaliers.

La bricole

XIIe au XVe siècle ; portée 80 m ; projectiles : boulets jusqu'à 30 kilos. Pierrières de seconde génération, ces engins étaient munis d'un contrepoids en métal qui augmentait l'impulsion du projectile. C'est par un tel engin que Simon de Monfort fut tué au siège de Toulouse lors de la Croisade Albigeoise.

Arbalète à tour

XIe au XVe siècle ; portée : plus de 300 m ; projectiles : carreaux de plus d'un mètre, ou grandes flèches enflammées. Sorte d'arc très puissant, inventé par les Romains, et adapté à la défense des fortifications. Sur affût fixe mais orientable, l'arc en acier était bandé par un tour ou des leviers. Il nécessitait peu de servants et sa précision de tir se montrait redoutable envers les assaillants et leurs engins.

Le mangonneau

XIIe au XVe siècle ; portée 150 m ; projectiles : boulets de 100 à 150 kilos ; cadence de tir faible : 2 coups par heure ; 10 à 12 servants. Précurseur du trébuchet, le mangonneau utilisait un contrepoids fixe de plusieurs tonnes, ce qui nécessitait, pour armer l'engin, une force considérable apportée par un énorme treuil entraîné par deux roues de carrier, ou écureuils, comme celles utilisées pour les grues de l'époque. Les vibrations engendrées par les mouvements des pierres contenues dans la huche du contrepoids le rendaient peu précis.

Le trébuchet

XIIe au XVIe siècle ; portée : 200 à 300 m ; projectiles : boulets de 150 à 250 kilos, ou incendiaires ; cadence de tir faible : 1 coup par heure ; nécessite plus de 60 servants. Cette machine est l'aboutissement du génie militaire médiéval. Véritable artillerie lourde, le trébuchet était actionné par un contrepoids articulé de 20 à 25 tonnes. Sa verge était taillée dans un seul tronc de bois dur d'une vingtaine de mètres. Cet engin de grande précision était une véritable arme de dissuasion, capable d'atteindre toujours le même point d'impact et d'ébranler ainsi une muraille en peu de temps. De nombreuses places fortes ont capitulé à la simple vue de cet engin ! La puissance de certains de ces engins devait être énorme, car il fut possible grâce à eux de projeter des cadavres de chevaux ou de bestiaux de plusieurs centaines de kilos par-dessus les remparts pour provoquer des épidémies chez l'assiégé.

Le couillard

XIVe au XVIe siècle ; portée : 180 m ; projectiles : boulets de 35 à 80 kilos ; cadence de tir : 10 coups par heure ; 4 à 8 servants. Machine à contrepoids simple mais perfectionnée, ses deux contrepoids articulés (ou bourses, d'où son nom) rendaient plus facile la manutention et simplifiaient le châssis porteur, limité à un seul pilier. Les contrepoids indépendants pesaient de 1,5 à 3 tonnes. Les performances du couillard étaient inférieures à celles du trébuchet, mais son équipe de servants réduite et sa cadence de tir élevée lui permirent de concurrencer l'artillerie à poudre jusqu'au XVIe siècle.

L'artillerie à poudre

Si les Chinois et les Mongols faisaient usage de "roquettes" incendiaires, ou de bouches à feu, l'artillerie fut inventée en Europe au XIVe siècle. Les premiers "quennons", coulés en bronze, étaient fragiles et dangereux à l'utilisation.

Les Bombardes étaient constituées de lames de fer jointives et puissamment cerclées. L'utilisation de la fonte, pourtant beaucoup plus dure que le bronze ou le fer, ne permit pas d'évolution sensible dans la fiabilité, car sa dureté même la rendait plus fragile. C'est donc l'utilisation du bronze qui se généralisa, car il permettait de réaliser des pièces coulées, et moins lourdes, les rendant mobiles. Chargées par la gueule, les pièces d'artillerie furent ensuite munies d'une culasse.

Les boulets de pierre furent peu à peu remplacés par les boulets de fonte ou de fer, plus performants, mais aussi beaucoup plus chers.

Les performances croissantes des armes à feu mirent fin à la guerre de Cent Ans.

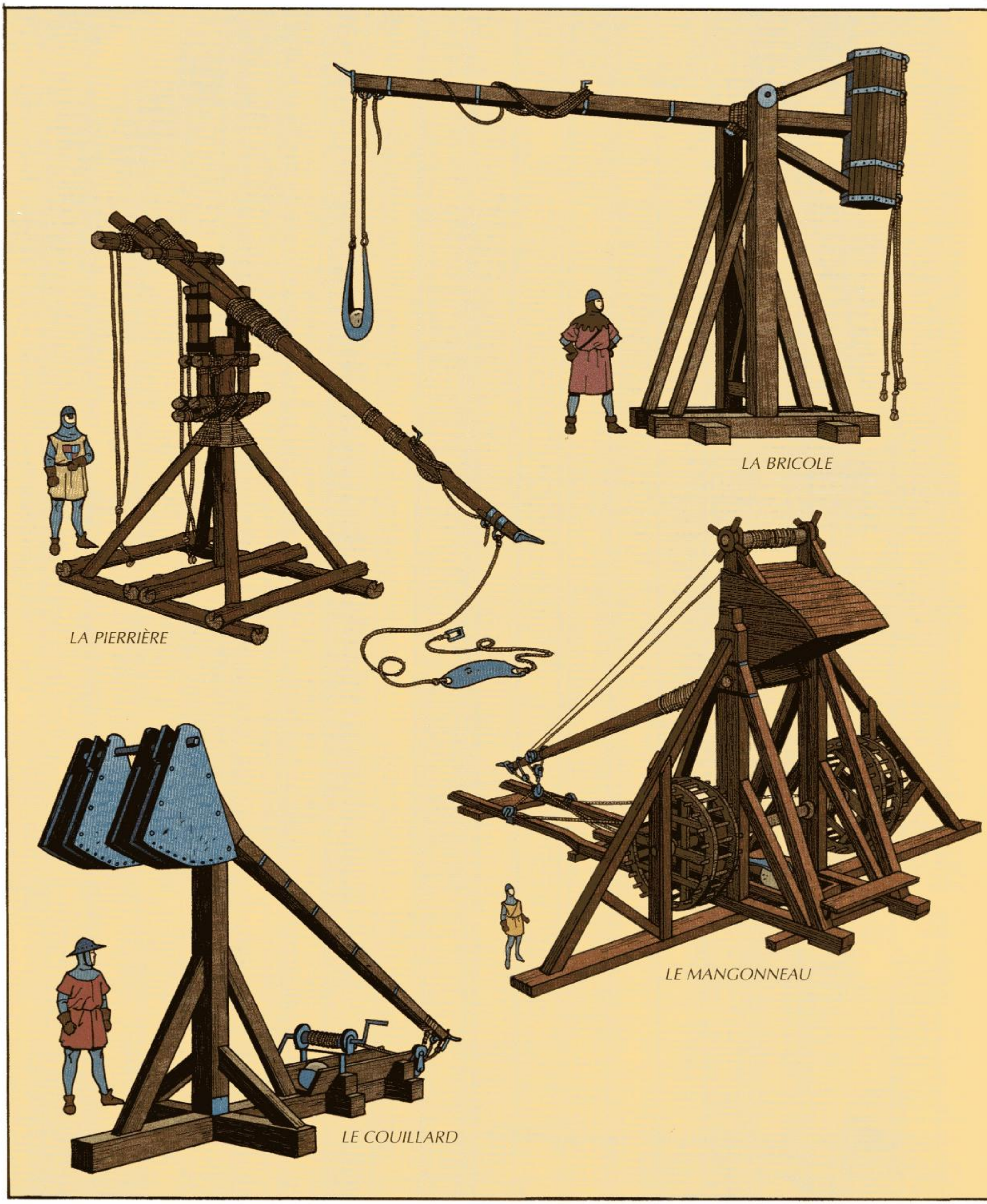
Et on peut dire aussi que dans une certaine mesure, elles marquèrent la fin de la féodalité, car plus aucune fortification classique n'était à même d'y résister longtemps.

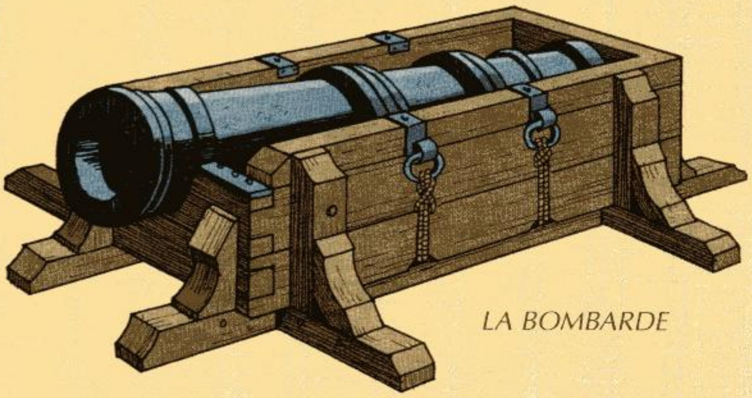
Le bélier était utilisé pour défoncer les portes après que l'on avait comblé les fossés.
Les assaillants étaient protégés des traits enflammés par une épaisse structure en bois recouverte de peaux de bêtes mouillées.

Lors d'un siège, une batterie de catapultes, ou baliste, bombarde les assiégés qui se défendent en répliquant avec des projectiles enflammés. À l'arrière-plan, un mangonneau va entrer en action, tandis que l'on prépare un beffroi, ou tour d'assaut.

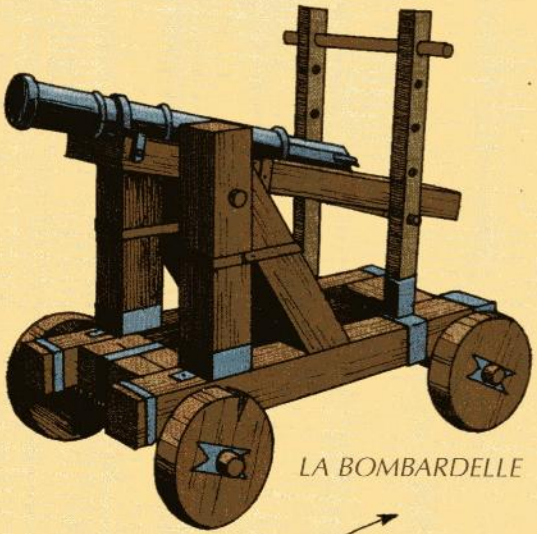
… peaux de bêtes mouillées.

Lors d'un siège, une batterie de catapultes, ou baliste, bombarde les assiégés qui se déf… projectiles enflammés. À l'arrière-plan, un mangonneau va entrer en action, tandis que l'on prépa…

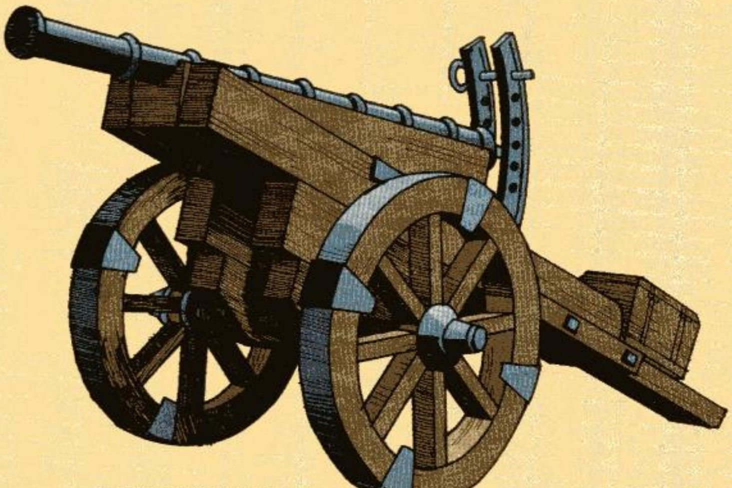

LA BRICOLE
LA PIERRIÈRE
LE MANGONNEAU
LE COUILLARD



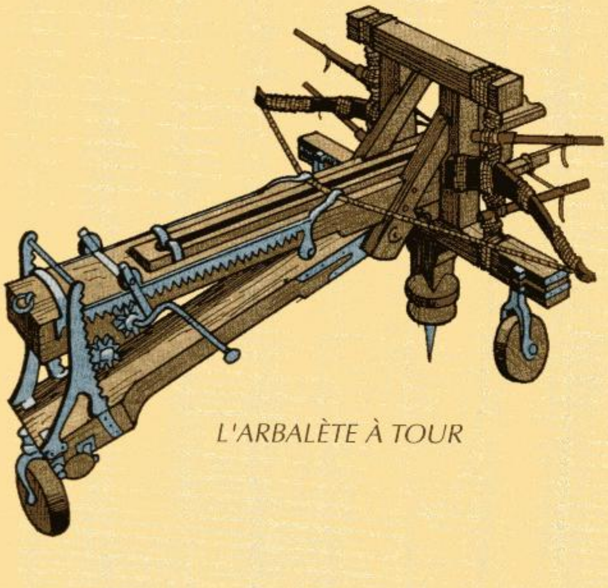
LA BOMBARDE



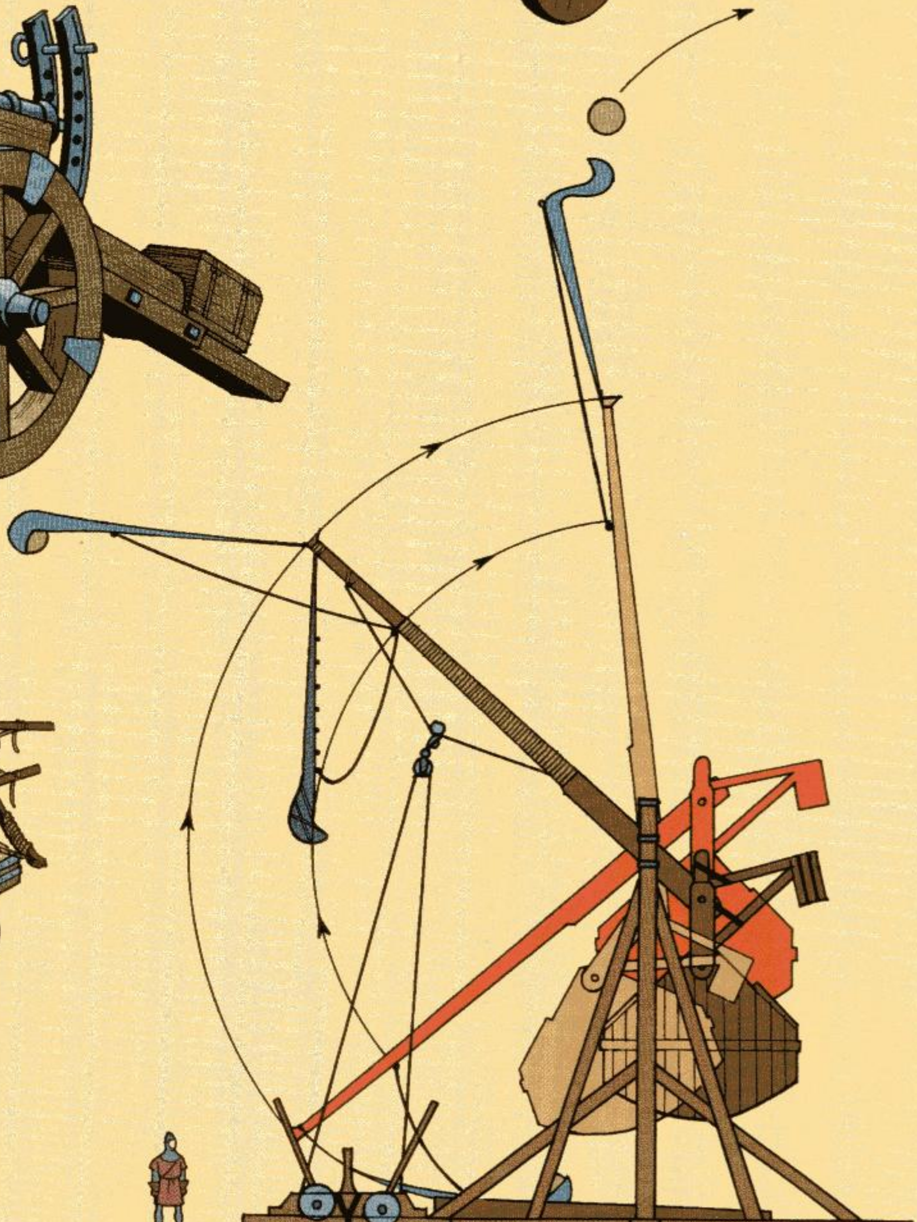
LA BOMBARDELLE



LE FAUCONNEAU



L'ARBALÈTE À TOUR



LE TRÉBUCHET (SCHÉMA DE FONCTIONNEMENT)

À l'image du site des Baux de Provence, le costume a fortement évolué entre le XIII^{e} et le XVI^{e} siècle. Nous avons donc illustré cette évolution en représentant divers types de tenues et d'habillements, du Moyen Âge sur la page de gauche, à la Renaissance sur la page de droite. De la gauche vers la droite, cette évolution est représentée pour les personnages historiques (en haut), pour les gens d'armes et les militaires (au centre) et pour le peuple, le clergé et la bourgeoisie (en bas).

Le croquis ci-dessous aidera le lecteur à repérer les différents éléments numérotés qui sont illustrés dans les deux pages précédentes.

CLASSIFICATION :

De 1 à 16 : Noblesse et personnages célèbres.

De 17 à 30 : Évolution du soldat.

De 31 à 45 : Le peuple, le clergé et la bourgeoisie.

DESCRIPTION :

1- Hugues des Baux, au début du XI^{e} siècle, fut le premier seigneur en titre.

2- Barral des Baux, seigneur des Baux au XIII^{e} siècle, était un lettré qui s'intéressait aux sciences occultes et à l'alchimie.

3- La reine Jeanne (1326-1382), souveraine de Naples et de Sicile, comtesse de Provence, assassinée en 1382, a marqué l'histoire de la Provence plus par sa vie tumultueuse que par sa présence.

4- Au XIV^{e} siècle, Bertrand des Baux, fils de Barral, participa à la conquête de l'Italie aux côtés du roi Charles I^{er} d'Anjou, dont il épousa la fille.

5- Raymond de Turenne, aussi appelé "le fléau de la Provence ", était un seigneur sanguinaire et pillard qui écuma la Provence à la fin du XIV^{e} siècle.

6- Alix des Baux, nièce de Raymond de Turenne, récupéra la possession des Baux à la mort de ce dernier. Elle y vécut jusqu'à sa mort en 1426. Elle fut la dernière descendante directe de la lignée des Baux.

7- Le roi René (dit René le Bon : 1409-1480). Duc d'Anjou et comte de Provence à partir de 1434, il fut aussi roi de Naples et de Sicile, succédant à son frère Louis II. Malheureux en politique, il s'était retiré en Provence où il mena une vie de lettres, entouré d'artistes et de poètes.

8- Jeanne de Laval. Seconde femme du roi René, celui-ci lui fit don du domaine des Baux. Après sa mort, la Provence fut rattachée au royaume de France, en 1481, sous Louis XI, et les Baux devinrent une baronnie.

9- François I^{er} (1494-1547), roi de France à partir de 1515. Premier roi de la Renaissance française, son règne fut riche dans l'histoire, par ses guerres d'Italie et sa lutte contre l'empereur Charles Quint. Il fut reçu aux Baux de Provence en 1538.

10- Anne de Montmorency (1493-1567), duc de Montmorency, connétable de France et proche de François I^{er}, il en reçut la baronnie des Baux. Il s'illustra dans les guerres de Religion et fut à l'origine de la reconstruction du château des Baux, ruiné au XV^{e} siècle, sur ordre de Louis XI. Il épousa Jeanne de Quiqueran, qui laissa son nom à l'hôpital construit sur le plateau rocheux.

11- Martin Luther (1483-1546), prêtre allemand à l'origine de la Réforme protestante.

12- Calvin (1509-1564), réformateur français, il véhicula la Réforme en France et dut s'exiler en Suisse.

13- Jean de Manville, favorable à la Réforme, s'empara du château des Baux en 1562, mais les catholiques l'en délogèrent peu après.

14- Catherine de Médicis (1519-1589), veuve de Henri II, et mère de François II, de Henri III et Charles IX. Régente, elle eut une grande influence pendant les guerres de Religion.

15 et 16- le roi Louis XIII (1601-1643), sur les conseils du cardinal de Richelieu, fit raser l'arrogante forteresse des Baux en 1632.

17, 18 et 19- Chevalier en armes, soldat et arbalestrier du XIII^{e} siècle.

20 et 21- homme d'armes et chevalier en armure, au XIV^{e} siècle.

22 - chevalier en armure du XV^{e} siècle et son destrier caparaçonné.

23- arquebusier au XV^{e} siècle.

24 et 25- fantassin et chevalier à l'époque du règne de François I^{er} (début du XVI^{e}).

26- Lansquenet maniant l'épée à deux mains. Milieu du XVI^{e} siècle.

27- Pendant les guerres de Religion, arquebusier protestant à l'époque de Charles IX.

28- Officier catholique à la même époque.

29 et 30- Sous Louis XIII, général de cavalerie et mousquetaire.

31 et 32- Couple de bourgeois au XIII^{e} siècle.

33 et 34- Seigneur en tenue de chasse et son page.

35- Troubadour typique de la Provence.

36- Forgeron façonnant un heaume, au Moyen Âge.

37- Bourgeois du XV^{e} siècle.

38- Un moine franciscain, appelé aussi frère mineur, faisait partie d'un des ordres mendiants.

39- Nonne, œuvrant dans un des nombreux hôpitaux qui recueillaient malades et nécessiteux.

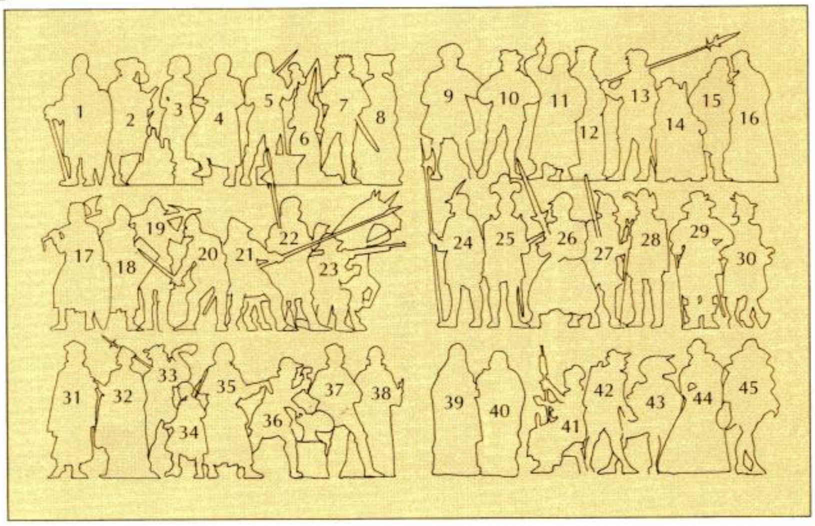
40- Prêtre officiant au début du XVI^{e} siècle.

41- Jeune fille filant la laine en tenue champêtre au XVI^{e} siècle.

42- Vigneron provençal à la même époque.

43- Musicien itinérant jouant de la vielle à roue.

44 et 45- Couple de notables en tenue de ville, vers le milieu du XVI^{e} siècle.



JACQUES MARTIN

ALIX

ALIX L'INTRÉPIDE • LE SPHINX D'OR • L'ÎLE MAUDITE • LA TIARE D'ORIBAL • LA GRIFFE NOIRE • LES LÉGIONS PERDUES • LE DERNIER SPARTIATE • LE TOMBEAU ÉTRUSQUE • LE DIEU SAUVAGE • IORIX LE GRAND • LE PRINCE DU NIL • LE FILS DE SPARTACUS • LE SPECTRE DE CARTHAGE • LES PROIES DU VOLCAN • L'ENFANT GREC • LA TOUR DE BABEL • L'EMPEREUR DE CHINE • VERCINGÉTORIX • LE CHEVAL DE TROIE • **avec Rafael Morales** Ô ALEXANDRIE • LES BARBARES • LA CHUTE D'ICARE • LE FLEUVE DE JADE

SPARTACI FILIUS • L'ENFANT GREC en version grecque • AVEC ALIX • LA VOIE D'ALIX • L'ODYSSÉE D'ALIX 1 • **avec Christophe Simon** L'ODYSSÉE D'ALIX 2

LES VOYAGES D'ALIX

avec Pierre de Broche LA GRÈCE 1 - 2 • **avec Rafael Morales** L'ÉGYPTE 1 - 2 • **avec Gilles Chaillet** ROME 1 - 2 • **avec Marc Henniquiau** LA MARINE ANTIQUE 1 - 2 • POMPÉI 1 • **avec Jacques Denoël** LE COSTUME ANTIQUE 1 - 2 - 3 • LES ÉTRUSQUES 1 • **avec Vincent Henin** CARTHAGE • JÉRUSALEM • PÉTRA • **avec Laurent Bouhy** ATHÈNES • **avec Cédric Hervan** PERSÉPOLIS • **avec Jean Torton** LES MAYAS 1 - 2 • **avec Cédric Hervan et Yves Plateau** LES JEUX OLYMPIQUES

LEFRANC

LA GRANDE MENACE • L'OURAGAN DE FEU • LE MYSTÈRE BORG • **avec Bob de Moor** LE REPAIRE DU LOUP • **avec Gilles Chaillet** LES PORTES DE L'ENFER • OPÉRATION THOR • L'OASIS • L'ARME ABSOLUE • LA CRYPTE • L'APOCALYPSE • LA CIBLE • LA CAMARILLA • LE VOL DU SPIRIT • **avec Christophe Simon** LA COLONNE • EL PARADISIO • **avec Francis Carin** L'ULTIMATUM

LES VOYAGES DE LEFRANC

avec Régric L'AVIATION 1

JHEN

avec Jean Pleyers L'OR DE LA MORT • JEHANNE DE FRANCE • LES ÉCORCHEURS • BARBE-BLEUE • LA CATHÉDRALE • LE LYS ET L'OGRE • L'ALCHIMISTE • LE SECRET DES TEMPLIERS • L'ARCHANGE

LES VOYAGES DE JHEN

avec Benoît Fauviaux et Yves Plateau LES BAUX DE PROVENCE

KEOS

avec Jean Pleyers OSIRIS • LE COBRA • LE VEAU D'OR

ORION

LE LAC SACRÉ • LE STYX • **avec Christophe Simon** LE PHARAON

LOIS

avec Olivier Pâques LE ROI-SOLEIL

42412 CF5697
ISBN 2-203-32225-X
9 782203 322257